

Pourquoi les Européens doivent rejeter le christianisme

**Traduction de « Why Europeans must reject Christianity »
par Ferdinand Bardamu.**

La maladie du christianisme

Le philologue classique Revilo P. Oliver a autrefois décrit le christianisme comme une « syphilis spirituelle ». Le musicien Varg Vikernes a déclaré que le christianisme était un « problème à résoudre par la science médicale ». Il l'a décrit comme un « VIH/SIDA de l'âme et de l'esprit ». Seul le paradigme des maladies sexuellement transmissibles peut faire la lumière sur la vraie nature de la religion chrétienne.

Dans le cas de la syphilis, il y a une période de latence. Ceci est analogue à la croissance et à la propagation du christianisme à travers l'empire romain, jusqu'au règne de Constantin au début du 4^{ème} siècle. Les symptômes de l'infection syphilitique s'aggravent, entraînant une pléthore de conséquences potentiellement létales. La dégénérescence neurologique et cardiovasculaire causée par la syphilis affaiblit le corps de l'hôte. Si l'infection se poursuit sans intervention médicale, la mort s'ensuit. De la même manière, le christianisme affaiblit puis détruit l'État par la prolifération de ses idéologies dérivées du christianisme les plus dégénérées, telles que le libéralisme, le socialisme et le féminisme.

Le christianisme est une perversion de l'instinct de conservation. Cela en fait un destructeur de civilisations et de peuples entiers. Embrasser le christianisme n'est pas différent de se mettre une corde autour du cou et de sauter d'un grand bâtiment. C'est un suicide pour tous ceux qui se laissent bêtement influencer par ses doctrines toxiques. La culture occidentale aurait été perdue pour toujours, sans la redécouverte de la science et de la philosophie païennes au cours de la Renaissance. Malheureusement pour nous, l'Occident a encore une fois succombé à ce fléau spirituel. La cité céleste de Dieu porte maintenant un jugement sur l'Occident. Le Juif crucifié a parlé : l'Occident a été jugé et laisse à désirer !

L'Église a toujours considéré la cité terrestre de Rome avec mépris ; la culture d'accueil qui a couvé la religion depuis si longtemps ne signifie rien pour cette catin de Babylone, qui s'est prostituée devant toutes les nations du monde. Si toute la science et la technologie occidentale devaient disparaître du jour au lendemain, l'Église n'en serait pas affectée le moins du monde ; ce qui importe, c'est que la prédication de l'Évangile continue sans interruption, rien d'autre. Le christianisme et le racialisme sont des idéologies fondamentalement incompatibles.

Le religieux chrétien est à la croisée des chemins ; il doit choisir entre l'évangile ou la survie de la civilisation occidentale et de la race européenne. Il ne peut pas choisir les deux. Un véritable religieux chrétien ne peut que prendre parti pour la survie de l'orthodoxie chrétienne, sinon il serait un apostat, le salut éternel lui étant à jamais refusé. Dans un monde où la survie évolutionnaire est un jeu à somme nulle, le christianisme est le grand ennemi de la race européenne et de la civilisation occidentale.

L'Évangile des mensonges sémitiques ?

Jésus-Christ est une figure mythologique. Les récits évangéliques, ses «biographies» personnelles ne sont fondées sur aucune réalité historique sous-jacente. Ce que nous savons de Jésus ne vient pas de témoignage oculaire, mais des rumeurs en grande partie contradictoires écrites quelques quarante ou cinquante ans après sa mort supposée. Contrairement au Jésus mythique avec lequel il est souvent comparé, le philosophe Socrate est beaucoup mieux attesté dans les archives historiques. Des témoins oculaires contemporains comme Platon et Xénophon ont écrit des comptes rendus détaillés de la vie et de la mort de Socrate.

La découverte que la première christologie était une « haute » christologie fournit une preuve supplémentaire étayant l'origine mythologique de Jésus. Ceci est contraire à la position maintenue par l'ancienne érudition biblique du 19^{ème} siècle, principalement représentée par l'école «de l'histoire des religions » de Wilhelm Bousset. Cette approche est au mieux illustrée par le *Kyrios Christos*, aujourd'hui oublié. Dans ce travail, Bousset a soutenu que la vénération culturelle de Jésus n'est devenue réalité que lorsque la communauté palestinienne de foi originelle a été exposée à l'influence hellénistique et orientale.

Contrairement à l'approche de l'«histoire des religions» de Bousset, les érudits bibliques modernes soutiennent que la communauté palestinienne de foi originelle a commencé par une « haute » christologie. *Maran atha* était une prière araméenne transférant le titre de seigneur (YHWH) à Jésus, lui demandant d'établir son royaume sur terre en réalisant les espoirs eschatologiques de l'Ancien Testament d'un Messie à venir. La «haute» christologie adoptée par les premiers croyants palestiniens a ouvert la voie aux points de vue des Gentils sur le Christ comme objet de dévotion religieuse. Parmi les premiers croyants Gentils, Jésus était vénéré, placé sur un pied d'égalité avec Dieu lui-même et désigné par *Kyrios*, la forme grecque du tétragramme dans la Septante. Il était même l'objet de prière. Cela fait que Jésus n'est pas différent de toute autre figure mythologique vénérée dans le monde antique, tels que Dionysos ou Hercule.

La conclusion inévitable est que Jésus est un produit de l'imagination, comme les dieux des anciens Grecs. Pour ceux qui soutiennent que le monothéisme juif était une barrière à la divinisation immédiate d'un mortel, il faut souligner que la théologie du Logos du judaïsme hellénistique a d'abord présenté la parole de Dieu en termes semi-anthropomorphes, posant ainsi le fondement pour le caractère «binitarien» explicite du christianisme primitif.

La quintessence de la religion du Moyen-Orient

Le christianisme est avant tout l'invention au 1^{er} siècle de Juifs palestiniens, pour la plupart illettrés, parmi lesquels Saul de Tarse était le plus influent. Il a ensuite changé son nom en Paul. Il était le prototype du «petit Juif laid» du monde antique. Même Paul était forcé d'admettre qu'il était souvent dénigré par ses adversaires comme une personne «faible» ou «médiocre». Une source extra-canonique du 2^{ème} siècle

renforce cette impression en décrivant l'apôtre comme petit, chauve, « aux jambes arquées », avec de longs sourcils joints et un nez crochu. Il était l'incarnation vivante du Juif stéréotypé. Si Paul était une simple caricature, il se serait senti à l'aise avec les Juifs de *Der Stürmer* de Streicher. Paul fut le premier à répandre le christianisme à travers la Méditerranée, imprégnant la nouvelle religion missionnaire d'un caractère profondément expansionniste. Il a jeté les bases de la théologie chrétienne, servant de catalyseur à l'origine de l'infection «syphilitique» qui a maintenant ruiné l'Europe.

Le christianisme est la religion par excellence du Moyen-Orient. Ce n'est pas parce que la langue du Nouveau Testament est la koinè grecque que cette religion n'en est pas moins une invention sémitique. Prétendre le contraire reviendrait à traduire les Analectes de Confucius en anglais, puis affirmer que le confucianisme est une religion occidentale parce que le support utilisé pour sa transmission est la langue anglaise. Même les quelques éléments païens de la religion, tels que l'utilisation du Logos stoïcien dans le prologue de Jean est filtrée à travers la lentille du judaïsme de l'Ancien Testament. Les récits évangéliques sont des légendes juives basées sur les idées juives du Messie, de la résurrection, du royaume de Dieu et ainsi de suite. Non seulement le christianisme est profondément d'origine juive, mais les principales doctrines théologiques du Nouveau Testament sont tirées de l'Ancien Testament et du judaïsme intertestamentaire des périodes grecque et hasmonéenne. La propagation du christianisme de l'autre côté de la Méditerranée a été l'œuvre de Juifs entrepreneurs et itinérants.

Alors que le christianisme développait un cadre institutionnel établi au sein de l'empire, les théologiens ont commencé à dialoguer avec les Juifs et les païens hostiles à la nouvelle religion. Ces discussions ont nécessité l'emprunt d'une terminologie philosophique grecque et latine afin de mieux exprimer l'enseignement orthodoxe avec plus de précision et de clarté. C'était fait non seulement à des fins apologétiques, mais aussi pour convaincre les païens cultivés en appliquant un mince vernis de respectabilité intellectuelle aux doctrines sémitiques du christianisme primitif. Malgré ces emprunts culturels, le christianisme demeure une religion fondamentalement sémitique.

Une religion pour les gens simples d'esprit

Les érudits ont longtemps remarqué le grand attrait que le christianisme a depuis toujours pour la lie de l'humanité. Peu d'intellectuels ont été attirés par la religion ; ceux qui se sont convertis sont devenus des extrémistes anti-intellectuels qui ont tourné le dos à la culture et à la civilisation occidentales. Tertullien, théologien latin du 2^{ème} siècle, l'un des anti-intellectuels chrétiens les plus fanatiques, est célèbre pour avoir demandé : «Mais qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, l'académie et l'Eglise, les hérétiques et les Chrétiens ?... Nous n'avons pas besoin de curiosité après Jésus-Christ, ni de recherches après l'Evangile. Quand nous croyons, nous ne voulons plus rien croire au-delà; nous croyons même qu'il n'y a plus rien à croire.». Les philosophes païens contemporains ont fréquemment observé que les

premiers convertis ont été tirés des rangs de gens stupides et ignorants. Celsus, un païen très tôt critique de la nouvelle religion, a écrit que la politique chrétienne était de rejeter les sages et les instruits ; seuls les gamins, les imbéciles et les esclaves étaient considérés comme des convertis potentiels. « Leurs expressions favorites, » écrivait Celsus, sont « Ne posez pas de questions, croyez seulement ! » et « Votre foi vous sauvera ! » « La sagesse de ce monde, » disent-ils, « est le mal » ; « être simple, c'est être bon. »

Le païen instruit méprisait la croyance populaire. Pour être dignes de foi, les religions devaient être logiquement cohérentes et empiriquement fondées. Elles devaient avoir une base en science et en philosophie. Tout le reste était de la « superstition ». Dans l'antiquité classique, la superstition était définie comme la peur des « démons » et la croyance en la causalité surnaturelle de phénomènes physiques, tels que la maladie. Pour l'intellectuel païen, le christianisme incarnait tout ce qu'ils détestaient en matière de superstition. Ce qui rendait le christianisme particulièrement répréhensible, c'est qu'il avait hérité de tous les pires traits du judaïsme, à savoir l'intolérance et le fanatisme. La religion se répandit aussi comme une maladie contagieuse. Comme le voyait l'intellectuel païen : le christianisme était conçu et diffusé par des hommes ignorants au profit d'hommes ignorants, notamment à cause de sa ressemblance étroite avec les croyances superstitieuses des masses.

Le triomphe du christianisme a conduit à un renversement complet des valeurs de l'élite païenne à la fin de l'Antiquité. L'homme instruit embrassait maintenant de tout cœur les croyances de multitudes semi-barbares. Saint Augustin, éduqué à l'origine dans le cursus classique et formé à la rhétorique, pouvait affirmer avec confiance que toutes les maladies sont d'origine surnaturelle, en défiant ouvertement la pratique médicale grecque bien établie. Alors qu'avant Constantin, il existait un écart important entre les croyances des païens instruits et les *hoi polloi* [la populace], après Constantin, un tel écart n'existait plus. Pour la première fois dans l'Antiquité classique, l'élite et les masses étaient impossibles à distinguer en termes de croyance, tous souscrivant naïvement à la vénération des saints, de leurs reliques et miracles.

Le triomphe du christianisme en Occident fut le triomphe d'une profonde ignorance qui a duré des siècles.

Le christianisme : un destructeur d'empires

Le christianisme a été un facteur clé du déclin de Rome. Quand l'Eglise est devenue l'institution dominante de l'Antiquité tardive, elle a pesé lourdement sur les ressources économiques de l'empire. Ce n'était pas un simple transfert de richesses ; les fonds pour les temples et les sanctuaires païens n'étaient pas simplement détournés des coffres laïques pour financer la croissance ecclésiastique. Contrairement aux cultes païens, la religion d'Etat issue du concile de Nicée [ici] était administrée par une vaste bureaucratie centralisée, dont la portée était à l'échelle de l'empire et dont les fonctionnaires étaient plus nombreux et mieux payés que ceux

de l'Etat. Les revenus qui auraient pu être utilisés pour améliorer les infrastructures, tels que la construction des routes, des ponts, des aqueducs et des théâtres sont allés vers la construction de structures inutiles comme églises et monastères et l'alimentation de «bouches oisives» : moines, prêtres et évêques, qui ne contribuaient aucunement en terme de valeur matérielle ou économique à l'État. Ce gaspillage énorme des ressources devient encore plus ahurissant quand on considère le niveau relativement bas du développement technologique et scientifique dans l'empire. Les appareils permettant de remplacer le travail de l'homme étaient rares, si bien que le travail productif était fait à la main ou avec l'aide de bœufs. La quantité de main d'œuvre nécessaire pour nourrir, vêtir et héberger les «bouches oisives» de l'église chrétienne était considérablement plus importante que ce qui était nécessaire pour un fonctionnaire représentatif de la fonction publique romaine.

Les formidables talents d'hommes comme Athanase et Jean Chrysostome, qui auraient été mieux employés pour défendre l'empire en tant que généraux et dirigeants compétents, ont été au contraire gaspillés afin d'étendre le pouvoir et l'influence de l'Eglise dans la vie quotidienne. En effet, une main-d'œuvre précieuse et des ressources matérielles dilapidées au service des «bouches oisives» est un thème récurrent dans l'histoire du christianisme. L'intérêt chrétien pour les «bouches oisives» a exercé un effet profondément dysgénique sur le patrimoine génétique européen. L'élite intellectuelle européenne, au lieu de transmettre ses gènes, a été encouragée à vivre en retrait de la société et à adopter la discipline spirituelle de la chasteté ou de la virginité perpétuelle. Cela a eu une incidence négative sur le QI de la population moyenne, laissant à l'Eglise une abondance de serfs faciles à contrôler et, à chaque génération, moins capables de maintenir la civilisation. Thomas d'Aquin est la première victime de ce gaspillage destructeur de talent humain. Son génie aurait été employé plus utilement dans le domaine de la médecine ou de la physique expérimentale ; au lieu de cela, il a été bêtement gaspillé sur l'angélologie et d'autres superstitions médiévales.

La pire destruction infligée à l'empire occidental a bien sûr été perpétrée par les chrétiens. Le grand sac de Rome en 411 – considéré comme un moment décisif dans le déclin de l'Occident – a été commis par un chrétien arien. Le sac de Rome en 455, encore plus dévastateur que le premier carnage barbare à travers la ville éternelle, a été perpétré par un autre chrétien, qui avait auparavant affaibli l'empire en s'emparant de la province africaine pour en faire son fief personnel. Et bien sûr, la personne qui a livré le coup de grâce final, mettant effectivement fin au règne impérial romain en Occident et en inaugurant les siècles obscurs en Europe, était aussi un chrétien.

Les apologistes nient généralement le rôle du christianisme dans le déclin impérial, rétorquant que Byzance a survécu à la chute de l'Occident latin. Nos inventeurs d'excuses chrétiens ne considèrent pas que l'Orient était plus riche et plus peuplé. Ceci a permis à l'état byzantin de mieux amortir les dégâts internes considérables causés par les déprédations de l'État parasite du culte religieux d'état de Nicée. Il existe également des raisons géographiques pour la survie byzantine. L'empereur oriental avait une frontière beaucoup plus petite à défendre.

Constantinople, la capitale impériale, était entourée d'une série de fortifications massives commencées par Constantin et achevées au début du 5^{ème} siècle. Celles-ci étaient pratiquement imprenables pour les envahisseurs barbares. Contrairement à l'Orient, l'Occident n'avait pas de deuxième ligne de défense.

Le culte religieux d'état de Nicée a forcé Rome à se mettre à genoux, tirant le rideau sur l'Antiquité classique. L'effondrement de civilisation qui a suivi est connu sous le nom des siècles obscurs, lorsque l'Europe post-romaine a connu une baisse importante de son niveau de vie. Quand les chrétiens étaient au faîte de leur puissance, les routes et les chaussées qui couvraient l'empire étaient en ruine ; l'utilisation des ponts et des aqueducs avait pratiquement cessé ; la connaissance de la construction en pierre et en mortier avait presque disparu ; l'instruction, telle qu'elle était, avait disparu, à l'exception du clergé ; les normes d'hygiène personnelle avaient disparu ; le système de plomberie intérieure avait disparu ; de grandes zones de l'ancien empire étaient dépeuplées et enfin ; l'utilisation de la monnaie avait presque cessé, signifiant la fin de l'économie financière complexe de l'époque romaine. L'hégémonie chrétienne à Byzance a conduit à des siècles de stagnation scientifique et technologique. Il y eu même des siècles obscurs byzantin qui ont duré des centaines d'années. Pendant cette période, les frontières se rétrécirent, les villes furent réduites à des enclaves fortifiées, l'argent céda la place au troc et la littérature byzantine consistait en une quantité d'hagiographies insipides.

C'était le monde du christianisme : un monde de profonde ignorance et de stupidité, où des hommes brutaux, sous couvert de religion, tyrannisaient une population faible et sans défense. Les siècles obscurs ont été les cadeaux du christianisme à l'Europe. Il a été introduit par les chrétiens, présidé par les chrétiens et prolongé pendant des siècles par les chrétiens. L'Europe a enduré une de ses heures les plus sombres lorsque les chrétiens furent à l'apogée de leur pouvoir et de leur influence.

Le christianisme : un vecteur d'ignorance

Le christianisme est dangereux car il élève l'ignorance et la stupidité au-dessus de la raison. Dans les Evangiles, Jésus encourage ses disciples à être comme des «brebis», le plus stupide et le plus docile des animaux. Ici, le chrétien idéal est un personnage peu intelligent et peu éduqué. Jésus a dit que si on ne redevient pas enfant, on ne peut pas entrer dans le royaume des cieux. En réponse à Thomas qui doutait, Jésus dit : «Bienheureux ceux qui n'ont pas encore vu et qui ont cru.» L'apôtre Paul a repris à son compte ce point de vue quand il a écrit «la sagesse de ce monde est de la folie aux yeux de Dieu.» À travers un programme d'endoctrinement religieux du berceau à la tombe, l'Eglise a forcé les Européens à accepter ces croyances comme autant de vérités révélées du ciel. L'acceptation généralisée de ces croyances a contribué à retarder la recherche scientifique et le progrès technologique en Europe pendant plus de mille ans.

Les pères de l'Eglise ont promu la «sainte ignorance» comme un idéal à imiter.

Tertullien est remarqué parmi les écrivains patristiques pour son anti-intellectualisme militant. Bien qu'il soit l'un des plus contempteurs de la philosophie et de la science classiques, il n'était nullement minoritaire. Son attitude est typique des responsables ecclésiastiques de l'époque patristique et médiévale. Cette longue liste de bigots chrétiens comprend Tatien, un apologiste reconnu qui considérait toutes les réalisations scientifiques et philosophiques païennes comme sans valeur, voire même nuisibles aux fidèles chrétiens. Clément d'Alexandrie, un autre éminent auteur anténicéen, a affirmé que l'instruction n'était pas nécessaire pour le salut. Origène a fait don de sa vaste collection de littérature païenne en raison de l'incompatibilité fondamentale entre l'apprentissage profane et l'étude de la Bible. Les Constitutions apostoliques du 4^{ème} siècle, une des premières œuvres de droit canonique considérées comme faisant autorité en Orient, ordonne au croyant chrétien de fuir tout savoir païen considéré comme étant «étrange» et «diabolique».

Basile de Césarée a conseillé aux fidèles : «Chrétiens, préférons la simplicité de notre foi aux démonstrations de la raison humaine ... Consacrer beaucoup de temps à la recherche sur l'essence des choses ne servirait pas l'édification de l'Église.» Ironiquement, Basile est considéré comme un exemple de modération par les apologistes du christianisme. Il croyait que l'utilité de la littérature païenne devrait dépendre du niveau de concordance avec les Écritures, faisant de la philosophie et de la science une sorte de servante de la théologie de deuxième ou troisième rang. Les écrits les moins en accord avec la Bible, presque toute la philosophie et la science profanes, devaient être envoyés à la poubelle.

Athanase d'Alexandrie méprisait toute sagesse profane, la considérant comme un blasphème contre le Dieu crucifié. Dans sa célèbre hagiographie de saint Antoine, le moine illettré est décrit comme un homme sage. En dépit de son analphabétisme, la vie de quasi-ermite d'Antoine est considérée comme le «modèle parfait de la vie anachorétique». Antoine demande même aux philosophes païens en visite de devenir exactement comme lui dans sa «sagesse», même s'il ignore tout le savoir laïc.

Les homélies de Jean Chrysostome, un célèbre anti-intellectuel du 4^{ème} siècle, sont pleines de viles dénonciations de la philosophie et de la science. Il a même périodiquement exhorté les fidèles chrétiens à vider leur esprit de toute sagesse profane. Jean vomissait régulièrement du vitriol contre l'héritage classique, prônant son éradication systématique, mais seulement pour amplifier le pouvoir et l'influence des Évangiles dans la vie quotidienne. Prêchant devant un auditoire choisi à Constantinople, la vision de Jean était celle d'un christianisme radicalement pur et ascétique, dépouillé de toute influence païenne. Compte tenu de son habileté oratoire et de ses pouvoirs considérables en matière de diatribes, de même qu'une excellente réputation dans le canon patristique, il ne fait aucun doute que la grande haine de Jean envers la connaissance profane a joué un rôle influent dans la décision de l'Église de censurer et de supprimer les écrits de l'antiquité classique.

Jean Cassien, le grand guide spirituel de la chrétienté latine, conseillait au moine de chercher la compagnie de paysans sans éducation pour son édification personnelle. L'abbé Arsène, un ancien tuteur impérial, considérait son éducation en grec et en latin

classiques comme inférieure à la «sagesse» de moines égyptiens illettrés. Ascétique chrétien et théologien du 4^{ème} siècle, Evagre le Pontique a déclaré : «Béni soit l'homme qui a atteint l'ignorance infinie.» Au 5^{ème} siècle, les *Statuta Ecclesiae Antiqua* interdisaient au clergé de lire des livres païens, à moins qu'il ne soit nécessaire de réfuter leurs opinions anti-chrétiennes et hérétiques. Ceci a été incorporé au 12^{ème} siècle dans le Décret de Gratien, source du droit canonique de l'Eglise romaine jusqu'en 1918.

Bien que la religion soit considérée comme une religion basée sur le texte, les enseignements chrétiens ont été transmis oralement jusqu'à l'invention de l'imprimerie par Gutenberg en 1440. Le christianisme patristique et médiéval voyait l'alphabétisation sous un jour négatif. La tradition de l'Eglise a toujours affirmé que les premiers apôtres vivaient dans un état d'«ignorance bénie». À l'imitation de ces hommes, les chrétiens refusèrent d'apprendre à leurs congrégations à savoir lire et à écrire, en particulier au cours des trois premiers siècles de l'existence de l'Eglise. L'Eglise anténicéenne n'a produit aucune traduction de la Bible pour les populations autochtones des provinces et des frontières, même si ces populations étaient en contact régulier avec les missionnaires itinérants depuis les débuts du christianisme primitif. Les rares exhortations patristiques à la lecture de la Bible s'adressaient à une petite minorité de chrétiens éduqués. Des siècles de controverse théologique ont contribué à faire de la lecture de la Bible un exemple d'entreprise subversive. Elle a été activement découragée par le clergé, qui a veillé à ce que les gens du commun sous leur responsabilité pastorale demeurent illettrés pendant des générations. Au Moyen Âge, des conciles d'église ont été convoqués pour interdire aux laïcs la possession de la Bible en latin ou dans l'une des langues romanes. La peine était la mort sur le bûcher pour quiconque surpris en train de traduire la Bible en langue vernaculaire.

La *Paideia* [*formation de l'homme libre*] a souffert sous la nouvelle bureaucratie impériale ecclésiastique et chrétienne. Les responsables de l'Eglise et de l'Etat avaient des choses plus importantes à faire que d'éduquer les petits enfants aux rudiments de la grammaire et de l'arithmétique latine. L'analphabétisme s'est aggravé et est devenu encore plus répandu sous influence chrétienne. Les priorités anti-éducatives de l'Eglise, augmentant en virulence au fil du temps, ont découragé de plus en plus de personnes de s'instruire. Cela a continué jusqu'à ce que l'alphabétisation disparaisse de régions entières de l'Europe post-romaine. L'hostilité profonde de l'Église chrétienne à l'apprentissage et à l'érudition, outre son jugement favorable de l'ignorance et de l'analphabétisme, a maintenu l'Europe occidentale à un niveau préhistorique de développement pendant des siècles.

Le 4^{ème} siècle, qui a vu le triomphe du christianisme, a été une période de déclin intellectuel significatif. Il n'y a pas eu de grandes figures dans la science, l'architecture ou la médecine. Le 4^{ème} siècle ne pouvait se vanter de philosophes du même calibre que Plotin ; il n'y avait pas de grands écrivains ou dramaturges. Les écoles ont été fermées, les études supérieures ont été abandonnées, et les bibliothèques païennes ont été scellées. Les productions intellectuelles et artistiques

de l'époque étaient de peu de profondeur et de substance. L'hostilité omniprésente des chrétiens à la vie de l'esprit a provoqué cet âge de stérilité.

La destruction du patrimoine artistique européen par les chrétiens

Théodose fut le premier empereur chrétien à légiférer systématiquement pour interdire le paganisme. Il a commencé par adopter une série de mesures draconiennes, peu après sa déclaration faisant du christianisme de Nicée la religion d'état officielle en 380 après JC. Vers la fin de son règne, la législation interdisant la religion hellénistique – les soi-disant décrets Théodosiens – est devenue de plus en plus dure. Ce programme impérial de génocide culturel s'est transformé en une orgie de violence et destruction dans les dernières décennies du IV^e siècle.

La tempête à venir fut annoncée par le fanatique chrétien Cynegius Maternus, nommé par Théodose préfet du prétoire en 384. Sous les ordres impériaux de faire supprimer sacrifices païens et divinations, il a lancé sa propre croisade personnelle contre la religion hellénistique. Avec l'aide d'évêques, de prêtres et d'une armée de moines déchaînés, Cynegius a démoli certains des sites les plus sacrés de l'Orient grec. Beaucoup de ces bâtiments abritaient les plus grands trésors artistiques de l'antiquité.

Les preuves archéologiques, rassemblées depuis des sites de la Méditerranée orientale, révèlent une destruction et une profanation de temples considérables. Ceci peut être daté de la période d'activité de Cynegius en Orient. Les sources hagiographiques contemporaines, comme la *Vita Porphyrii (Vie de Porphyre, évêque de Gaza)*, témoignent de la violence religieuse spectaculaire dirigée contre les sanctuaires païens et les temples du Levant. En 386, l'orateur païen Libanius, un critique déclaré de l'iconoclasme chrétien, supplia Théodose de préserver les temples et les sanctuaires de l'empire. Il parla d'armées de «moines en robes noires», gloutons et ivrognes, qui «courent vers les temples, portant des morceaux de bois, des pierres et du fer ; quelques-uns même se contentent de leurs mains et de leurs pieds. Alors, butin de Mysiens ! Les toits sont abattus, les murs sapés, les statues renversées, les autels détruits de fond en comble. Quant aux prêtres, ils ont le choix, entre le silence et la mort. Lorsqu'un premier temple gît par terre, on court à un second, puis à un troisième, et les trophées s'ajoutent aux trophées, contrairement à la loi. Ces exploits sont perpétrés même dans les villes, mais surtout dans les campagnes. Ils vont en bande attaquer chaque village, puis, après avoir causé séparément mille maux, ils se réunissent et se demandent compte de ce qu'ils ont fait, et c'est un déshonneur pour eux de ne pas avoir commis les pires injustices. »

Les chrétiens ont non seulement vandalisé les temples, ils ont également mutilé la statuaire païenne et dégradé les inscriptions. La destruction violente d'objets religieux païens est bien attestée par l'archéologie au Levant et en Afrique, où les iconoclastes chrétiens ont été les plus actifs. Ce modèle de destruction s'étend à l'ensemble de l'empire et peut être observé à des endroits aussi éloignés que la Gaule du nord-ouest et la Grande-Bretagne. Bien plus destructrice que la destruction de temple, perpétrée par des fanatiques chrétiens, fut la législation impériale antipaïenne mettant fin à

toutes les subventions aux cultes polythéistes autrefois florissants de l'empire. Sans subventions du trésor impérial, les païens n'étaient pas en mesure d'entretenir et de réparer leurs monuments religieux. Cela a été renforcé par une législation supplémentaire ordonnant la fermeture de tous les temples et sanctuaires, menaçant de mort les païens s'ils continuaient à pratiquer la lecture des entrailles et le sacrifice d'animaux. Cela a condamné les principales structures de l'empire et les monuments artistiques à la détérioration permanente et à la ruine finale.

Le vandalisme chrétien généralisé de l'Antiquité tardive fut dans l'histoire du monde la plus grande campagne aux fins de détruire le patrimoine artistique et architectural de toute une civilisation. Cette campagne pour effacer de la mémoire les grands monuments de l'antiquité a été significativement plus destructrice que les invasions barbares du Ve siècle. Les chrétiens de la fin de l'empire étaient l'État Islamique ou les Talibans de leur temps, bien que cela puisse être un euphémisme car les chrétiens ont été plus destructeurs à de nombreuses reprises. Sans cet ingrédient supplémentaire de violence ritualisée, le christianisme ne serait jamais devenu la religion dominante du monde antique.

Autodafé chrétien et vandalisme littéraire

Il y a eu une destruction active et généralisée des écrits hérétiques et païens par le biais d'autodafés. Bien que parfois utilisés par des magistrats païens pour détruire la littérature subversive, c'est seulement lors de la christianisation sous la contrainte impériale de Rome que l'autodafé a augmenté de manière significative en volume et en fréquence. Sous la religion d'état nicéenne, l'autodafé est devenu une forme éminente de violence ritualisée contre l'hérésie et le paganisme. La littérature qui était brûlée était principalement de nature magique, astrologique, religieuse, philosophique ou antichrétienne. Des gens ont été amputés d'un membre pour avoir copié des livres hérétiques ou interdits.

Selon le récit des Actes des Apôtres, le christianisme a commencé sa campagne active de destruction littéraire dès le Ier siècle. Un groupe de convertis à Éphèse, en réponse à un exorcisme manqué d'un sorcier Juif, a rassemblé ses livres religieux et prophétiques et les a brûlés. Cet acte de violence religieuse fut célébré comme représentatif de la vaste propagation de la parole de Dieu et de la montée en puissance de son influence au sein du peuple, constituant en outre une des principales justifications théologiques pour les nombreux autodafés qui ont eu lieu dans la Rome chrétienne.

La législation qui prescrivait l'autodafé de livres hérétiques et païens, surtout magiques et astrologiques, a été promulguée par Constantin au début du IVe siècle. Ces livres incluaient ceux d'Arius, le prêtre qui a nié que Christ fût consubstantiel au Père, et le philosophe néo-platonicien Porphyre, qui avait écrit un livre attaquant la religion chrétienne. La bibliothèque païenne d'Antioche, qui contenait la vaste collection de classiques grecs et romains de Julien, a été entièrement brûlée en 363

par l'empereur chrétien Jovien, un acte de représailles contre Julien pour avoir remplacé le christianisme par un paganisme hellénistique.

La législation impériale prescrivant de brûler des livres païens, en particulier ceux écrits par des magiciens et astrologues, se trouve dans le Code de Théodose. L'autodafé de livres païens continua au cours du VI^e siècle, où il est bien attesté dans les sources contemporaines associées au règne de Justinien. Non seulement les livres d'hérétiques tels que Nestorius et les Manichéens seront vouées aux flammes, mais aussi des livres du haï Porphyre et d'autres critiques païens du christianisme. Les lois de Théodose II et de Valentinien, ordonnant à leurs inquisiteurs de brûler les écrits de Porphyre et de toute œuvre païenne jugée anti-chrétienne, ont été maintenues par le Code de Justinien. Le *Digeste* accorde à l'inquisiteur une latitude considérable pour décider quels livres sont suffisamment hérétiques, magiques ou antichrétiens pour justifier qu'ils soient livrés aux flammes.

Il y eut sous Justinien une destruction systématique et à l'échelle de l'empire de la littérature païenne par autodafés. Les autodafés de livres les plus spectaculaires ont été réalisés par des fonctionnaires chrétiens à Constantinople et en Asie. Amantius, l'inquisiteur byzantin, a chassé sans pitié les païens à Antioche. Il a brisé leurs idoles, brûlé leurs livres et confisqué leurs biens en leur imposant des amendes exorbitantes. Justinien a même jugé nécessaire d'interdire aux païens tous les postes d'enseignants dans l'empire. Cette législation est associée à la fermeture par Justinien de l'Académie néo-platonicienne en 529, un coup de grâce pour l'éducation profane en philosophie et en sciences.

Quel a été le succès de la guerre de l'Église contre la culture occidentale par l'intermédiaire de l'incinération des textes ? Tout l'ancien corpus de littérature magique, astrologique et religieuse a été si complètement détruit que rien n'a réussi à subsister. Nous n'avons aucun des nombreux écrits savants qui auraient pu faire la lumière sur le culte polythéiste gréco-romain traditionnel, comme la monumental *Antiquitates rerum humanarum et divinarum* de Varro. Les fonctionnaires chrétiens ont rassemblé avec diligence et brûlé tout travail de philosophie écrit dans une perspective matérialiste, comme ceux d'Épicure et de ses disciples. Les vestiges littéraires fragmentaires d'Épicure, un auteur prolifique qui a publié plus de 300 livres, sont dus aux efforts zélés de chrétiens brûleurs de livres. Les chrétiens ont également réussi à éradiquer toute la littérature païenne qui critiquait ouvertement la religion d'état nicéenne à la fois sur des bases rationnelles et philosophiques. Parmi les plus célèbres écrits anti-chrétiens, seuls des fragments de leur production littéraire prolifique subsistent. Les écrits païens antichrétiens étaient considérés comme si dangereux que même leurs réfutations chrétiennes devaient être incinérées avec eux. Parmi les œuvres antichrétiennes qui dérangaient le plus les chrétiens, celle de Porphyre a été ciblée à plusieurs reprises par la législation impériale prescrivant de la brûler, suivie de la diatribe de Julien contre les «Galiléens». Nous savons que beaucoup de païens ont écrit contre le christianisme, mais le fait qu'une très petite partie de cette littérature subsiste est une indication claire que ce que le christianisme ne pouvait pas réfuter par argument raisonné, a été réduit au silence par la force brute.

Les moines copistes ont joué un rôle majeur dans l'éradication par l'Église de toutes les connaissances profanes. Les moines recyclaient le parchemin des manuscrits séculaires en grattant l'encre avec une solution acide douce ; un parchemin «lavé» était ensuite réutilisé pour la copie de manuscrits chrétiens. Cela a été appelé par la suite palimpseste. Pendant des siècles, les manuscrits écrasés de textes patristiques, bibliques et liturgiques ont été presque toujours d'origine païenne. La destruction systématique de la littérature classique a quelque peu diminué à la veille de la «Renaissance» carolingienne, mais les écrits profanes de l'Antiquité étaient encore beaucoup plus susceptibles d'être détruits par les chrétiens que tout autre corpus littéraire. Que ce soit le cas est en outre démontré par l'examen du ratio entre manuscrits classiques et manuscrits chrétiens. Si les manuscrits qui existent encore sont pris en compte, le ratio est de 1/25 ou 4%. Une copie de la Vulgate du 7^{ème} siècle, par exemple, est répertoriée par les *Codices Latini Antiquiores* (CLA) comme un palimpseste réalisé avec des liasses de papier volées de manuscrits de neuf auteurs classiques différents, dont Tite-Live, Cicéron et Sénèque. Compte tenu du ratio de 4%, la probabilité statistique que tant d'auteurs classiques soient utilisés pour un seul manuscrit en raison de circonstances fortuites, est si faible qu'elle confine à l'impossible. C'est d'autant plus improbable que les bibliothèques des périodes de l'antiquité tardive et du moyen-âge étaient généralement garnies d'écrits patristiques, bibliques et liturgiques. La Vulgate n'aurait jamais été assemblée sans que l'Église n'ait auparavant délibérément ciblé le patrimoine culturel ancien de toute une civilisation et de tout un peuple en vue de son éradication systématique.

L'acte de génocide culturel chrétien le plus notoire – et le plus destructeur – a été l'effacement des traités mathématiques d'Archimède. À leur place a été trouvé un manuel liturgique byzantin. Celui-ci est connu comme le célèbre palimpseste d'Archimède. Le plus important de ces manuscrits, la *Méthode des théorèmes mécaniques*, révèle qu'Archimède avait une compréhension rudimentaire du calcul intégral ; il fut le premier à calculer la surface et le volume de figures solides géométriques en utilisant des grandeurs infinitésimales. C'était environ 2000 ans avant Newton et Leibniz, les découvreurs modernes du calcul intégral et différentiel. Si le christianisme n'avait pas retardé le développement scientifique et technologique dans les temps anciens et médiévaux, l'humanité serait beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est maintenant. Le christianisme a été le plus grand obstacle au progrès matériel dans l'histoire de l'Europe.

Les chrétiens ont activement détruit les écrits de l'antiquité classique dans l'illusion qu'ils sanctifiaient un texte jadis sous influence démoniaque et le récupérant pour Dieu. Ils croyaient que tout ce qui était arrivé dans le passé était une erreur. Eradiquer l'ancienne civilisation réduirait les Européens à une existence préhistorique, mais les libérerait de tout attachement terrestre. Cela permettrait aux Européens de se concentrer exclusivement sur le travail rédempteur de Dieu dans le Christ, le Juif crucifié dont le triomphe sur la raison a inauguré l'Âge des Ténèbres.

Censure et guerre chrétienne contre la culture occidentale

La décision ecclésiastique de censurer et de supprimer la littérature classique a été influencée par des militants chrétiens «fondamentalistes», anti-intellectuels fanatiques comme Ambroise et Jean Chrysostome. Ces hommes, en raison de leur notoriété dans les affaires ecclésiastiques et de leur importance pour le canon patristique, ont été en mesure de faire pression pour un ordre du jour appelant à l'éradication de toutes les réalisations artistiques, culturelles et scientifiques païennes. L'attaque patristique contre les fondements intellectuels de l'ancien monde a été poursuivie par l'Eglise médiévale. Isidore de Séville, l'auteur le plus influent et le plus lu des Siècles Obscurs, a prévenu à plusieurs reprises son troupeau des dangers spirituels engendrés par la lecture de la philosophie et de la science profanes. Le droit canon de l'Eglise a longtemps interdit aux chrétiens de lire la littérature profane, à l'exclusion du clergé qui consultait ces écrits pour lutter contre l'hérésie et le paganisme.

La christianisation de la Rome du IV^e siècle a fait de l'Église l'unique héritière des grandes réserves de la sagesse ancienne qui se sont accumulées au fil des siècles. Alors que les païens ont diminué en nombre et en influence, les moines copistes sont venus à dominer la transmission textuelle, en particulier après l'an 400. Guidés par la censure ecclésiastique et le droit canonique, les *scriptoria*, à quelques exceptions près, ont cessé de copier des écrits profanes pendant plus de 300 ans, coupant l'Europe médiévale des grandes réalisations scientifiques et technologiques de l'antiquité. Au cours des Siècles Obscurs, presque toute la littérature gréco-romaine fut retirée de la circulation et remplacée par des écrits patristiques, bibliques et liturgiques. Les travaux de science et de philosophie, certains bien en avance sur leur temps, ont été éliminés comme des déchets par les responsables ecclésiastiques. Ils ont parfois été réutilisés à des fins prosaïques ; des reliques ont été retrouvées enveloppées dans les pages des *Histoires* de Tite-Live. Pietro Bembo, savant de la Renaissance italienne, a estimé que moins de 1% de la littérature grecque a survécu à la tourmente et au chaos des Siècles Obscurs. Les érudits modernes ont fait des estimations similaires pour la survivance de la littérature latine.

Les religieux chrétiens invoquent l'invasion des barbares comme un facteur important de la perte des connaissances scientifiques et des techniques occidentales ; ils négligent de mentionner que les barbares qui ont terrorisé la moitié occidentale de l'empire étaient aussi des chrétiens. En tout cas, l'invasion barbare n'a joué pratiquement aucun rôle dans la destruction du patrimoine littéraire occidental ; la majorité de la littérature grecque et latine existait encore vers 500 après JC, alors que l'époque de la migration germanique arrivait à son terme. Bien qu'il n'existe aucune preuve d'incendie de livres ou de bibliothèques par les Barbares, il existe une abondance de preuves impliquant les chrétiens dans la destruction active et la censure d'archives de la connaissance profane de toute une civilisation. Après la destruction chrétienne de la bibliothèque d'Alexandrie, le deuxième acte le plus destructeur de vandalisme littéraire chrétien a été l'autodafé de plus de 120 000 manuscrits par les croisés lors du sac de Constantinople en 1204.

Les apologistes du christianisme soulignent le rôle des facteurs économiques et matériels dans la disparition de la culture occidentale au cours des Siècles Obscurs. De leur avis, la plupart des œuvres païennes se sont simplement désintégrées car elles étaient écrites sur du papyrus, un matériau fragile. Mais c'est un mythe ; Le papyrus est un support très résistant, capable de résister aux siècles dans de bonnes conditions. Ils ne peuvent pas expliquer pourquoi la fragilité du papyrus n'a jamais été un problème pour la transmission des textes classiques jusqu'à la fin de l'Antiquité, quand l'Église chrétienne était à l'apogée de son pouvoir et de son influence en Europe. D'autres religieux spéculent que la transition du papyrus au parchemin de l'Antiquité tardive rendit coûteuse la reproduction de la littérature païenne. Cet argument ne tient pas parce que le coût relatif du papyrus et du parchemin ne peut pas être déterminé à partir des sources disponibles ; le coût n'a de toute façon pas d'importance, car le parchemin a remplacé le papyrus en Égypte.

Le religieux chrétien révèle involontairement un autre mode de censure ecclésiastique et de répression : le refus de recopier des œuvres païennes sur papyrus en parchemin, qui est arrivé lors du remplacement à grande échelle du papyrus par le parchemin au début du Moyen Âge. Pourtant, et assez embarrassant pour le religieux chrétien, il ne peut pas expliquer pourquoi les écrits chrétiens, qu'ils soient patristiques, liturgiques ou bibliques, sont plus nombreux que les écrits païens avec un ratio ahurissant de 25 à 1. Seule la censure généralisée chrétienne ainsi que la répression de la science et la philosophie païennes peuvent rendre compte de ces contradictions statistiques flagrantes.

Les apologistes disent que la conquête islamique de l'Égypte en 642 a perturbé les expéditions transméditerranéennes de papyrus, ce qui a entraîné la perte de nombreux écrits anciens. Cependant, les archives historiques révèlent que les dirigeants barbares occidentaux, ainsi que l'empereur byzantin, ont toujours eu accès à un approvisionnement constant en papyrus égyptien. Bien que l'Égypte soit tombée sous domination musulmane, la fabrication de papyrus est restée une entreprise chrétienne, les musulmans l'exportant à présent en Europe. L'ironie est que, bien que les dirigeants byzantins aient toujours eu accès à un approvisionnement abondant en papyrus, la littérature grecque et romaine en leur possession a progressivement cessé de circuler et a disparu des étagères de bibliothèque.

En Occident de langue latine, le déclin du papyrus en tant que matériel d'écriture est lié à l'abandon à grande échelle des formes de gouvernement romain. Par exemple, le code Justinien contient la législation imposant l'utilisation du papyrus pour les documents gouvernementaux. Conformément aux normes bureaucratiques romaines, la chancellerie mérovingienne a utilisé du papyrus jusqu'à la fin du VIIe siècle. Cette pratique a disparu sous les Carolingiens, une dynastie originaire de l'Orient germanique. Contrairement à l'Occident romanisé, qui était plus urbain et administré de manière centrale, l'Orient germanique était décentralisé et rural. Pour ces raisons, le parchemin a progressivement supplanté le papyrus en Europe.

Dans l'esprit religieux chrétien, les monastères irlandais ont joué un rôle déterminant dans la «préservation» des connaissances scientifiques et techniques occidentales,

mais il s'agit là d'une prétention risible. Quel travail de préservation était-ce quand plus de 99% de tous les écrits profanes ont été détruits ou supprimés par l'Eglise chrétienne ? Il n'y avait pas de préservation. Ce qui a réussi à subsister l'a fait malgré et non à cause du christianisme. Ce presque rien de cette littérature qui a réussi à subsister montre que l'Eglise chrétienne a mené une campagne remarquablement réussie de censure et de répression, la plus réussie de toute l'Histoire. Ceci est encore renforcé par les données statistiques sur la production de livres de 400 à 800 après JC. Au Ve siècle, 27% des manuscrits copiés existants étaient païens, le reste étant des œuvres en grande majorité de nature patristique, biblique ou liturgique ; celle-ci est tombée à 7% au VIe siècle, à 2% au VIIe siècle et à 1% au VIIIe siècle, sur un total de 834 manuscrits latins existants. Sur une période de plus de 400 ans, nous voyons des œuvres classiques qui ont été progressivement retirées de la circulation. C'est un modèle révélateur d'une censure et d'une répression littéraires généralisées et systématiques. Si le fort déclin du nombre de textes classiques copiés s'était poursuivi sans interruption, toutes les connaissances scientifiques, techniques et philosophiques païennes auraient disparu de la mémoire. Contrairement aux prétentions sectaires des religieux chrétiens, nous ne voyons pas de «préservation». Un examen minutieux des archives historiques révèle que l'Eglise chrétienne est la seule responsable de la destruction et de la suppression de plus de 99% de la littérature grecque et latine. L'éradication par le christianisme de la sagesse accumulée sur des siècles est l'un des plus grands crimes jamais commis contre l'Occident. Aucun acte de censure n'a été aussi destructeur dans l'histoire du monde que celui réalisé par cette institution. Sans la connaissance vivifiante de l'ancien monde, conserver une civilisation préindustrielle avancée serait devenu pratiquement impossible. La censure chrétienne et la répression des connaissances profanes sont la raison principale de la chute de l'Europe dans les Siècles Obscurs après l'effondrement du pouvoir impérial en Occident.

Les apologistes condamnent bêtement toutes les critiques de l'Eglise relatives à la suppression de la technique et de la connaissance scientifique de l'antiquité en les considérant comme anachroniques. Le fait est que le progrès, la curiosité et la raison font partie des héritages les plus importants des Européens du monde classique. La civilisation occidentale moderne cesserait d'exister sans ces valeurs. La décision des *scriptoria* de se débarrasser d'œuvres scientifiques, mathématiques, techniques et philosophiques a été un rejet complet du progrès, de la curiosité intellectuelle et de la raison. Cela fut le rejet d'une civilisation en faveur d'une existence préhistorique en tant qu'idéal chrétien. En conséquence directe de la christianisation, les moines copistes ont presque cessé de copier les écrits de l'Antiquité pendant des siècles ; pour la première fois dans l'Histoire, l'Europe a risqué de perdre son ancienne réserve de connaissances scientifiques, techniques et philosophiques qui seraient si cruciales pour la Renaissance et la Révolution scientifique.

Le christianisme et le rétrécissement de l'horizon intellectuel occidental

Les chrétiens ont déclaré une guerre totale contre les fondements séculaires de l'État romain. En agissant ainsi, ils ont donc inévitablement attaqué la tradition de grand art et d'architecture de Rome, ainsi que les vastes réserves de connaissances scientifiques et techniques accumulées au cours des siècles. Les chrétiens qui désiraient l'éradication totale du paganisme n'avaient rien de viable à proposer en remplacement de la culture profane. Beaucoup de chrétiens, conscients de l'infériorité de leurs propres traditions religieuses par rapport aux majestueuses réalisations scientifiques et philosophiques de la culture occidentale, ont attaqué l'éducation profane par envie et par dépit. Cette pauvreté intellectuelle de la religion chrétienne a induit un rétrécissement significatif des horizons intellectuels en Occident. L'enracinement et la consolidation du culte religieux d'état de Nicée ont rendu inutile la nécessité d'une éducation classique pour la réussite sociale. Beaucoup ont poursuivi en lieu et place une vocation religieuse, une option qui est devenue soudainement attrayante alors que l'Église chrétienne est montée en puissance et en influence. Le IV^e siècle a vu le démantèlement du système d'éducation publique par des chrétiens zélés, qui étaient dégoûtés du paganisme du cursus académique classique. Les empereurs chrétiens, contrairement à leurs prédécesseurs païens, ne parrainaient pas la philosophie et la science profane ; l'appareil administratif responsable des dépenses des fonds publics, maintenant contrôlés par une bureaucratie ecclésiastique, les ont refusés dans le cas des enseignants qui s'étaient spécialisés dans les classiques. Cela a provoqué la colère de beaucoup des derniers païens de la fin l'antiquité, qui se sont plaints amèrement du rôle du christianisme dans la diffusion d'un manque général d'intérêt à poursuivre une éducation profane.

Un homme ayant une éducation classique n'était plus hautement estimé comme il l'était autrefois avant l'époque de Constantin. Les dirigeants de la plus puissante institution de l'empire, l'Église, ont rejeté dédaigneusement leur savoir comme une simple « sagesse mondaine ». Aux yeux de l'Église, la confiance en la seule faculté de la raison était la marque de la possession démoniaque, un chemin plein de pièges pour les âmes perdues sur la voie de la damnation éternelle dans les feux de l'enfer. Ceci rendait l'homme instruit condescendant et arrogant, ainsi que trop sophistiqué pour le message simple des Évangiles, qu'il avait tournées en dérision en les présentant comme un recueil de fables enfantines. Un homme instruit remettrait aussi en question la doctrine chrétienne, voire embrasserait l'hérésie, le rendant particulièrement dangereux d'un point de vue ecclésiastique. L'existence du cursus classique posait un obstacle majeur à la politique impériale de christianisation. En dévalorisant et en marginalisant la poursuite d'une éducation profane, l'Église a pu éliminer progressivement cette menace, produisant un public plus docile, comme la brebis dans les paraboles de Jésus. À partir de maintenant, des chrétiens comme Martin de Tours auraient des choses plus importantes à faire que d'apprendre à lire et écrire.

Le triomphe final de l'orthodoxie sur la raison est inscrit dans le droit canonique de l'Église, qui interdisait au clergé et aux laïcs de lire la littérature profane de l'Antiquité. Cette prohibition canonique a été rendue célèbre par le pape Grégoire I^{er}, qui a sévèrement réprimandé ses évêques pour avoir instruit les étudiants en

littérature classique. «Une seule bouche ne peut louer le Christ et Jupiter en même temps», tonitrua Grégoire du Saint-Siège à Rome. L'Église a contrôlé tous les moines scribes médiévaux en Europe. La recommandation donnée aux moines par les dirigeants de l'Église, leur ordonnant de mépriser toute la connaissance profane comme une « folie aux yeux de Dieu », a exercé une influence néfaste sur la transmission scribale de la littérature classique, ne faisant que renforcer l'injonction cléricale de ne pas copier des œuvres d'origine païenne. S'en suivit la perte inévitable des connaissances nécessaires pour faire fonctionner une société préindustrielle avancée. Cela n'a fait qu'empirer et prolonger les Siècles Obscurs, réduisant les Européens dans le processus à une existence néolithique. La haine de Grégoire à l'égard du passé profane de Rome était si féroce qu'il aurait eu personnellement pourchassé et brûlé chaque copie de l'*Histoire* de Tite-Live sur laquelle il pouvait mettre la main. La bibliothèque d'Apollon Palatin, créée à l'origine par Auguste à Rome, a été entièrement brûlée sur ses ordres. Il s'agissait de protéger les fidèles de la contamination par le «poison» de la littérature profane grecque et latine.

Isidore de Séville a été le seul véritable «intellectuel» pendant 200 ans d'histoire de l'Europe occidentale. Ses *Étymologies*, le manuel le plus populaire et le plus utilisé au Moyen Âge, avaient été écrites à l'appui du «fondamentalisme» chrétien. Bien qu'il soit imbattable dans l'exhaustivité thématique, la profondeur intellectuelle et le champ des connaissances d'Isidore sont considérablement inférieurs aux encyclopédistes romains qui l'ont précédé. Isidore a vécu dans un univers géocentrique enfermé dans une sphère pivotante constellée d'étoiles, semblable à la cosmologie des Hébreux anciens. Entre la terre plate et la sphère extérieure se trouvaient sept sphères intérieures concentriques. Le concept d'espace infini était complètement étranger à la façon de penser d'Isidore pour qui l'univers était un petit espace avec des limites définies. Le fait que toutes les connaissances puissent être résumées dans un seul volume montre à quel point les horizons intellectuels se sont radicalement rétrécis sous l'influence chrétienne. Isidore considérait toute la science et la philosophie païennes comme une hérésie, un anathème pour la bien-pensance des chrétiens. L'Église, utilisant les *Étymologies* comme guide, a censuré et supprimé la littérature païenne citée dans ses pages. Isidore a en outre dénigré la curiosité intellectuelle, la jugeant «dangereuse» et «nuisible». La *Règle monastique* très influente d'Isidore alerte les moines sur les dangers de lire la littérature païenne ; la règle stipulait qu'idéalement les moines devraient être complètement ignorants de toutes les connaissances profanes. La condamnation par Isidore de la connaissance profane a renforcé l'orthodoxie «fondamentaliste» prédominante de l'Église, qui exigeait la censure et la suppression de toute science et philosophie païennes.

Davantage d'excuses chrétiennes

Les religieux chrétiens vantent Thomas d'Aquin et Bacon comme exceptions à la vision du monde anti-scientifique de l'Église, mais ces hommes écrivaient en réponse à Aristote, qui venait juste d'être redécouvert au XIIe siècle. Même dans l'Antiquité,

Aristote était considéré comme dépassé. Ni Thomas d'Aquin ni Bacon n'étaient des scientifiques, aucun d'entre eux n'a effectué de véritables expériences scientifiques. et aucun d'entre eux n'a fait progresser la science de manière réelle ou tangible. Leur réalisation était de réconcilier les doctrines sémitiques du christianisme avec les méthodes païennes supérieures d'Aristote, mais les résultats obtenus ont été très insatisfaisants. Thomas d'Aquin était aussi le père de la scolastique médiévale, qui s'est avérée extrêmement préjudiciable à l'essor de la science moderne en Europe. La méthodologie scolastique a finalement été ridiculisée pour ses absurdités par des auteurs de la Renaissance tels que François Rabelais. En raison de l'insistance sur les Saintes Écritures et sur la tradition chrétienne comme source ultime de l'autorité, l'Église était opposée aux valeurs épistémiques païennes du caractère vérifiable des preuves en public et de la rationalité empirique. Pour la hiérarchie de l'Église, la recherche de connaissances dans le respect de ces principes était à la fois arrogant et dangereusement hérétique. Même avec la réintroduction de la science et de la philosophie païennes au XIIe siècle, il y eut encore beaucoup d'opposition ecclésiastique à la seule raison en tant que guide de la vérité.

L'Église chrétienne a persécuté ceux qui ont choisi de remettre en cause l'orthodoxie religieuse chrétienne avec impunité. Cela a favorisé un environnement dans lequel la recherche scientifique et le progrès technique sont devenus une quasi-impossibilité. Par exemple, la condamnation posthume de Jean Philopon, philosophe d'Alexandrie au VIe siècle, en tant qu'hérétique a garanti que son rejet de principe de la philosophie néo-platonicienne et aristotélicienne resterait inconnu pour les siècles à venir. Cette persécution ecclésiastique organisée des libres penseurs a exclu toute possibilité de progrès matériel jusqu'à la Révolution scientifique.

En dépit de ce que les faits révèlent, les religieux chrétiens ont essayé de déformer les données historiques en prétendant le contraire. Ils croient que le christianisme était un ingrédient nécessaire, l'«étincelle» qui a initié la Révolution scientifique du XVIIe siècle. C'est ignorer le fait que la science et la religion, en particulier le christianisme dans ce cas, sont fondamentalement incompatibles. Le christianisme concerne la foi aveugle, la révélation et l'autorité étant les seuls critères valables pour l'évaluation de la vérité. En revanche, la science est l'accumulation de connaissances par le biais de raisonnements logiques, d'observations empiriques et de mesures. Le christianisme est une forme de pensée magique ; il n'est pas susceptible d'être révisé. La science, par contre, est continuellement à la recherche de nouvelles idées disposant d'une puissance explicative toujours plus grande. Bien que le progrès scientifique et technologique se soit produits entre 400 avant JC à 300 après JC, ce qui a permis de développer des idées qui n'ont pas été dépassées jusqu'à la Révolution scientifique, il n'y a eu pratiquement aucun progrès de 300 après JC jusqu'au XIIe siècle, période de l'apogée du pouvoir et de l'influence des chrétiens en Europe.

Même la Byzance chrétienne, qui a eu plus de succès que les États successeurs post-romains de l'Occident latin, n'a jamais fait de progrès significatif en matière de science et de technologie. Sous influence chrétienne, l'Europe a régressé au stade néolithique. Ceci est largement étayé par des preuves archéologiques récentes révélant de nombreuses simplifications médiévales de la culture matérielle romaine

antérieure. Le commerce, l'industrie et l'agriculture ont tous connu un important déclin en matière de savoir-faire technique, de productivité économique et de rendement. La densité de la population a également diminué en raison de la baisse globale de la prospérité et du confort.

Le christianisme : vecteur de crasse et de maladie

La censure et la suppression ecclésiastique des connaissances scientifiques et techniques occidentales ont facilité la propagation et la transmission de maladies en Europe. Celles-ci ont fonctionné de pair avec le dénigrement chrétien du corps humain en tant que véhicule du péché. Au lieu de rechercher les causes naturelles de maladie, comme le faisaient les auteurs hippocratiques, la doctrine officielle de l'Église a découragé la pratique de la médecine en attribuant tous les maux corporels aux conséquences du péché et de la possession diabolique. Ceci a retardé le progrès dans l'art de guérir, laissant l'Europe à la merci de la maladie pour des centaines d'années.

L'influence négative du christianisme en Europe est révélée par les taux estimés de mortalité de la peste noire au XIV^e siècle, l'une des pandémies les plus dévastatrices dans l'histoire humaine. Ce taux a toujours été significativement plus élevé dans les régions et les populations où le christianisme s'est avéré être la religion dominante. Par exemple, bien que la peste ait réduit d'un tiers la population du monde musulman, ce chiffre était encore inférieur aux deux tiers estimés pour l'Europe. Ces différences macro-régionales de mortalité se reflètent aussi à des échelles géographiques beaucoup plus réduites. L'Angleterre sous les Plantagenêt a perdu la moitié de sa population à cause de la peste, alors que l'Égypte mamelouk n'a perdu qu'un tiers de sa population.

Parmi les populations, les Juifs avaient des taux de mortalité inférieurs à ceux des chrétiens. Leur immunité manifeste à la maladie a éveillé les soupçons de leurs contemporains européens, qui les ont impliqués dans un complot clandestin visant à tuer des chrétiens. Ils ont été au final féroce ment persécutés.

Pourquoi des taux différentiels de mortalité entre musulmans, Juifs et chrétiens ? Le judaïsme et l'islam ont longtemps entretenu l'hygiène personnelle comme une partie intégrante de la pratique rituelle quotidienne ; le christianisme, en raison de son hostilité envers le corps, négligeait l'hygiène personnelle, considérée comme mondaine et matérialiste. L'Église en Espagne, par exemple, encouragea régulièrement les croyants à éviter de prendre un bain, afin de mieux se distinguer des Maures et des Juifs détestés. Des différences en matière de propreté corporelle entre des régions géographiques et des populations entières ont soit atténué, soit exacerbé les ravages de la peste bubonique.

Le triomphe du christianisme à la fin de l'Antiquité a dévalorisé l'existence physique humaine aux yeux des Européens. La sexualité humaine était considérée comme un mal nécessaire, à éviter sauf pour la procréation dans le mariage. L'Église a

également découragé les chrétiens de prendre des bains parce que la préoccupation relative au corps était considérée comme un obstacle au salut. Malgré une tendance en ce sens, l'Église n'a pas officiellement interdit l'hygiène personnelle. Au lieu de cela, les chrétiens qui ont gouverné l'Europe ont laissé le grand réseau de bains publics qui parsemaient autrefois l'empire, y compris les aqueducs qui leur fournissaient de l'eau, tomber dans un état de délabrement permanent.

Saint Jérôme a dit un jour : «Celui qui s'est baigné dans le Christ n'a pas besoin d'un second bain.» Cette injonction a été prise au sérieux par les ascètes chrétiens. Ils pratiquaient la mortification rituelle de la chair en refusant de se laver. Ils portaient les mêmes vêtements tous les jours jusqu'à ce qu'ils soient réduits en lambeaux. La puanteur produite était connue des chrétiens sous le nom d'*alousia* ou «odeur de sainteté». Des saintes comme Agnès et Marguerite de Hongrie étaient vénérées par les chrétiens en raison de leur rejet de l'hygiène physique.

Dans la règle de saint Benoît de Nursie, seuls les moines qui étaient malades et infirmes étaient autorisés à se baigner. Les moines en bonne santé et les jeunes ont été encouragés à se vautrer dans leurs propres ordures et excréments. Le règne de Benoît fut la plus influente dans l'histoire du monachisme occidental. Il a été adopté par des milliers de communautés religieuses médiévales en tant que texte monastique fondamental.

Le christianisme : vecteur de violence et d'effusion de sang

Le bouche à oreille est notoirement inefficace pour diffuser la propagande religieuse. Ceci explique pourquoi la croissance du christianisme est restée en grande partie peu spectaculaire jusqu'au début du IV^e siècle. Bien sûr, la christianisation de l'empire a été principalement motivée par la conversion de Constantin à la nouvelle religion. L'influence du christianisme dans l'empire a été continuellement renforcée et consolidée par la législation impérieusement coercitive de ses successeurs. La christianisation a également approuvé les actes de violence religieuse contre les païens, qui ont contribué de manière significative au développement spectaculaire de la religion en nombre et en influence. Le christianisme a déclenché une vague de violence qui a presque noyé l'Europe dans un océan de sang. Sans Constantin et la violence religieuse de ses successeurs, le christianisme serait simplement resté une religion de plus en compétition dans les coins reculés des provinces de l'empire, comme le mithraïsme ou les mystères éleusiniens.

La politique impériale de christianisation a été en outre favorisée par les avantages intrinsèques de cette religion par rapport aux systèmes de croyances philosophiques et religieux rivaux, la rendant plus acceptable pour les masses ignorantes. Cela a facilité sa propagation rapide à travers l'empire jusqu'à ce que, sous le règne de Théodose à la fin du IV^e siècle, la plupart des zones urbaines soient principalement chrétiennes. Ces avantages incluaient la morale égalitaire de l'Église chrétienne. Contrairement au mithraïsme, qui était élitiste, le christianisme a accepté toutes les

recrues potentielles, quelles que soient leurs différences ethnolinguistiques ou socio-économiques. Les chrétiens des trois premiers siècles pratiquaient une forme de communisme primitif. Ceci a attiré les indigents chroniques, ainsi que les parasites. Un autre avantage était la simplicité enfantine de la doctrine chrétienne.

La crise du III^e siècle, au cours de laquelle les requérants rivaux se sont battus pour le titre de César, a été un conflit fratricide pendant des décennies. Il a produit une instabilité économique généralisée et des troubles civils. Cette perturbation de la vie quotidienne a incité les hommes et les femmes à chercher refuge dans les cultes à mystères, mais aussi dans le christianisme, qui offrait des réponses faciles dans un monde de plus en plus chaotique et laid. La religion chrétienne promettait la vie éternelle à ceux qui avaient supporté avec succès la tribulation sur la terre.

L'adoption de l'édit de Milan en 313 a signifié que les chrétiens cesseraient d'être une minorité persécutée pour devenir une majorité qui persécute. Bien que la persécution de dissidents religieux ait eu lieu avant Constantin, de tels événements étaient comparativement rares. La « persécution » romaine du christianisme était légère et sporadique. Elle n'était même pas de nature religieuse, mais politique ; les chrétiens refusaient de jurer fidélité à l'État en offrant une pincée d'encens au génie de l'empereur. Les chrétiens n'ont pas tant été persécutés que soumis à l'action de la police romaine pour avoir désobéi aux lois du pays. En revanche, la persécution chrétienne des païens et des hérétiques a été entièrement motivée par la haine religieuse. Elle combinait la législation autoritaire anti-païenne des empereurs avec le fanatisme du clergé et la violence de la foule chrétienne.

Les premières lois répressives contre le paganisme ont été adoptées par Constantin. En 331, il a promulgué un édit qui a rendu légal la saisie des biens des temples. Celui-ci a été utilisé pour enrichir les coffres de l'Église et embellir sa ville de Constantinople. Constantin a redirigé les fonds municipaux des curies vers le trésor impérial. Les curies utilisaient ces fonds pour la construction et la rénovation de temples, ainsi que pour les banquets, processions et festivals païens. La réaffectation des fonds municipaux a considérablement réduit l'influence du paganisme dans la sphère publique. Constantin a aussi montré sa préférence pour les chrétiens lors de l'examen de candidats potentiels à des postes au gouvernement. Pour la première fois dans l'histoire de l'empire, la conversion au christianisme était considérée comme une proposition attrayante.

Les temples païens et la statuaire ont d'abord été vandalisés et détruits sous Constantin.

Les chrétiens croyaient que cette première vague d'iconoclasme se faisait dans le respect du commandement des Saintes Écritures : « Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues et vous abattrez leurs poteaux sacrés ; ... car l'Éternel porte le nom de jaloux, il est un Dieu jaloux » (Exode 34:13). Le premier iconoclasme chrétien a comporté la destruction partielle d'un temple d'Asclépios en Cilicie et la destruction de temples voués ou consacrés à Aphrodite en Phénicie (environ 326 après JC). Les fils de Constantin, Constant I^{er} et Constantin II ont suivi les traces de leur père. En 341, Constant a publié un décret interdisant le sacrifice d'animaux. En

346, Constant et Constantin II ont adopté une loi ordonnant la fermeture de tous les temples. Ils avaient été incités par le fanatique chrétien Julius Firmicus Maternus, qui dans une exhortation adressée aux deux empereurs en 346, appelait à «l'annihilation de l'idolâtrie et à la destruction des temples profanes». Le fait que les païens continuaient toujours à occuper des postes importants dans l'administration impériale a rendu difficile la législation sur la destruction active des temples, de la statuaire et des inscriptions sans s'aliéner une grande partie de la population de l'empire. Néanmoins, les fils de Constantin ont fermé les yeux sur des actes privés de vandalisme chrétien et de profanation.

Après la mort de Constantin II, Julien a été nommé empereur en 361. Ayant succombé à l'influence de tuteurs païens dans sa jeunesse, il développa une profonde haine pour la «folie galiléenne». L'accession au trône lui a permis d'annoncer sa conversion à l'hellénisme sans crainte de représailles. Julien a entrepris de renverser la législation anti-païenne promulguée par son oncle. Il a rouvert les temples, rétabli leur financement et rendu les biens confisqués ; il a rénové les temples qui avaient été endommagés par des vandales chrétiens ; il a abrogé les lois contre les sacrifices et a interdit aux chrétiens d'enseigner les classiques. La renaissance sous Julien de la pratique religieuse païenne a été interrompue en 363, quand il a été tué au combat contre les Sassanides perses.

Son successeur, Jovien, a révoqué les édits de Julien et rétabli le christianisme comme religion la plus favorisée dans l'empire. Les empereurs qui sont venus après Jovien étaient trop occupés par les invasions barbares pour se préoccuper de querelles religieuses internes ; il était plus opportun de faire simplement respecter la tolérance imposée à la fois aux païens et aux chrétiens par l'édit de Milan. Le conflit anti-païen fut de nouveau au premier plan avec Gratien. En 382, il mit en colère les païens en faisant enlever l'autel de la victoire du Sénat. La même année, Gratien a publié un décret qui a mis fin à toutes les subventions aux cultes païens, y compris le sacerdoce des Vestales. Il s'est en outre aliéné les païens en reniant ses insignes de grand pontife (*pontifex maximus*).

En 389, Théodose a commencé sa guerre totale contre l'ancienne religion d'état romain en abolissant les jours fériés païens. Selon les décrets de l'empereur, le paganisme était une forme de «folie naturelle et d'insolence obstinée» difficile à éradiquer, malgré les terreurs de la loi et les menaces d'exil. Ceci fut suivi par une législation plus répressive en 391, qui a rétabli l'interdiction des sacrifices, proscrit de fréquenter les sanctuaires et les temples païens, mis fin aux subventions impériales destinées aux cultes païens, démantelé les Vestales et criminalisé l'apostasie. Il a refusé de rapporter l'autel de la Victoire au Sénat, au mépris des exigences païennes. Toute personne surprise en train de sacrifier un animal ou de pratiquer l'haruspicine devait être arrêtée et mise à mort. La même année, le Sérapéum, un complexe de temples massif abritant la Grande Bibliothèque d'Alexandrie, a été détruit par une foule de fanatiques chrétiens. Cet acte de vandalisme chrétien a été un coup dur psychologique pour l'institution païenne.

Les païens, mécontents de la révolution culturelle parrainée par l'empire qui menaçait

d'anéantir les traditions ancestrales de Rome, se sont ralliés à l'usurpateur Eugène. Il a été déclaré empereur par le seigneur de guerre franc Arbogast en 392. Chrétien de nom, Eugène était compatissant au sort des païens de l'empire et nourrissait une certaine nostalgie pour la Rome pré chrétienne. Il rétablit les subventions impériales aux cultes païens et rendit l'autel de la Victoire au Sénat. Cela mit en colère Théodose, empereur d'Orient. En 394, Théodose envahit l'Occident et battit Eugène à la bataille de Frigidus en Slovénie. Cela mit fin au dernier défi païen sérieux à l'établissement du christianisme comme religion officielle d'empire.

Les apologistes du christianisme soutiennent que la législation impériale anti-païenne relevait davantage du discours que de la réalité ; leur exécution aurait été difficile en l'absence d'un appareil répressif d'état moderne. Cette objection est contredite par des preuves archéologiques et épigraphiques. Premièrement, sur la base d'une analyse stratigraphique des temples urbains, l'activité du culte a pratiquement cessé dès l'an 400, après l'adoption des décrets théodosiens. Deuxièmement, la construction et la rénovation de temples ont considérablement décliné sous les empereurs chrétiens. En Afrique et en Cyrénaïque, la construction de temples et la rénovation d'inscriptions sont beaucoup plus courantes sous la première tétrarchie que sous la dynastie constantinienne, lorsque les païens constituaient encore une majorité significative des citoyens. À la fin du IV^e siècle, la législation autoritaire des empereurs chrétiens avait gravement sapé la force et la vitalité des anciens cultes polythéistes.

Les empereurs ne se sont pas arrêtés à la fermeture de sites religieux païens. En 435 après JC, Théodose II, triomphant, promulgua un édit ordonnant la destruction de tous les sanctuaires et temples païens à travers l'empire. Il décréta même la peine de mort pour les magistrats chrétiens qui négligeraient d'appliquer l'édit. Le Code Justinien, publié entre 529 et 534, prescrit la peine de mort pour l'observance publique des rites et rituels helléniques ; les païens reconnus comme tels devaient recevoir de l'instruction dans la foi chrétienne ou risquaient la confiscation de leurs biens ; leurs enfants devaient être saisis par des fonctionnaires de l'État et convertis de force à la religion chrétienne.

La fermeture sous décision impériale de tous les temples urbains a entraîné la privatisation du culte polythéiste. Cela a encore exacerbé le déclin des cultes religieux païens en raison de la nature de la pratique rituelle dépendante de l'objet, qui ne pouvait être pleinement réalisée en l'absence de statues, de processions, de festivals, de banquets somptueux et d'édifices. Dans les zones urbaines, la législation impériale a été à l'évidence efficace. Celle-ci a été impitoyablement appliquée par des chrétiens patentés et des magistrats zélés, qui ont utilisé la vigueur supplémentaire de l'armée romaine pour parvenir à leurs fins, en particulier lorsque la prédication et l'exemple public avaient échoué.

Les rites et rituels païens étaient encore observés dans des sanctuaires ruraux et des temples pendant un certain temps après la fermeture des centres de culte urbains. Ceux-ci étaient restés hors des sentiers battus, pour ainsi dire, et étaient plus difficiles à fermer. Les ecclésiastiques comme le fougueux Jean Chrysostome, conscient de ce

fait, ont exhorté la classe des riches propriétaires terriens en Orient à convertir les païens sur leurs domaines ruraux. Ceux qui autorisaient le culte païen sur leurs propriétés rurales étaient tout aussi coupables de violer la législation impériale anti-païenne que les païens eux-mêmes. Des évangélistes chrétiens itinérants, comme Martin de Tours, se sont déployés à travers la campagne, gagnant des âmes pour le Christ à travers une campagne d'intimidation, de harcèlement et de violence. À la fin, l'évangélisation agressive, la privatisation des pratiques religieuses païennes et la marginalisation sociale ont assuré la mort du paganisme dans les zones rurales. La christianisation de l'empire fut complète en 600 après JC, bien qu'on ne sache pas bien dans quel mesure le Christ était considéré simplement comme une autre divinité à vénérer aux côtés des anciens dieux païens.

Le christianisme est une forme de pensée magique. Il ne peut pas être diffusé à grande échelle par la persuasion rationnelle. Personne ne peut expliquer comment le Christ est ressuscité des morts, comment Dieu subsiste en tant que trois personnes dans une seule ou comment une Bible qui enseigne une cosmologie géocentrique avec une terre plate est un guide infallible vers la vérité universelle. Ce sont des «mystères». C'est ce qui fait que le christianisme est un culte si dangereux et destructeur. La conversion, sauf faite pour des raisons de profit ou sous la menace de la force, est une affaire émotionnelle. Personne n'entre par raison dans le christianisme. Soit cette personne doit être assez crédule pour accepter les enseignements de la foi chrétienne sans poser de question, soit elle doit être convertie de force en utilisant l'épée. C'est par cette dernière que les chrétiens ont pu diffuser leurs Évangiles au-delà des frontières impériales, en convertissant symboliquement toute l'Europe depuis le XIVe siècle.

La propagation du christianisme ne peut être comprise sans prendre en compte le recours à la force. Les Barbares qui ont envahi l'empire occidental ont dû se convertir au christianisme dès qu'ils ont mis un pied sur le territoire romain. La conversion à la religion était une condition de leur migration et de leur installation sur le sol impérial. Ils n'auraient pas été autorisés à participer à la société romaine en tant que païens. Les missions chrétiennes situées au-delà des frontières impériales privilégiaient généralement la conversion des chefs barbares et de leurs cours. Une fois que le roi aurait décidé d'accepter la nouvelle religion, il obligerait alors ses fidèles à se convertir avec lui. Ce modèle a émergé très tôt dans la christianisation de l'Europe. Ces rois étaient les «nouveaux Constantin», car ils ont embrassé le christianisme, souvent après avoir invoqué le Christ pour la victoire dans la bataille, comme Constantin lors de la bataille du pont Milvius en 312, puis ils ont imposé la religion à l'aristocratie et aux gens ordinaires. Parmi ces premiers nouveaux Constantin, on trouvait Cædwalla, roi de Wessex au VIIe siècle. Il envahit l'île de Wight et extermina la plupart des Jutes qui vivaient là. Cædwalla les a remplacés par des Saxons occidentaux chrétiens et a forcé les survivants à se convertir au christianisme à la pointe de l'épée. Un autre était Edwin, le roi de Northumbrie au VIIe siècle, qui a utilisé un mélange de corruption et de menaces pour convertir l'aristocratie et les gens du peuple à la nouvelle religion.

Après l'effondrement de l'Occident, le christianisme est resté confiné entre le fleuve

Elbe au nord et le Danube au sud de l'Europe continentale, jusqu'à l'an 1000. Les Barbares motivés par la cupidité et la soif de pouvoir ont été la force motrice de l'expansion territoriale renouvelée de la chrétienté médiévale. Ils ont été impressionnés par la richesse, l'opulence et la puissance de Constantinople et des dominions francs et les voulaient pour eux-mêmes. Pour le chef de guerre païen, le christianisme était apparenté aux cultes de la Mélanésie. Si seulement sa cour barbare affichait tous les atours de la religion chrétienne, il serait aussi riche que l'empereur à Constantinople !

Dans une anecdote édifiante, le chroniqueur médiéval Notker le Bègue a su capturer fidèlement la mentalité des convertis barbares au christianisme. Au IXe siècle, les Danois affluaient à la cour franque de Louis le Pieux pour être soumis au baptême. En échange de la conversion, Louis remettait à chaque homme une panoplie de vêtements et d'armes neufs. Une fois, alors que Louis se trouva à court de ces articles à donner aux convertis potentiels, disposant de quelques chiffons cousus ensemble dans une tunique grossière, il les donna à un vieux Danois qui avait été baptisé une vingtaine de fois auparavant. Le Danois répliqua avec colère : «Si ce n'était pas parce j'ai honte de ma nudité, je vous rendrais à la fois les vêtements et votre Christ». Les chrétiens «bols de riz» des XIXe et XXe siècles font qu'il est difficile de rejeter cette histoire en la considérant comme une fable monacale de plus.

Le roi assoiffé de pouvoir, Stéphane de Hongrie, avait contraint ses sujets à se convertir au christianisme. Il croyait que la christianisation de son royaume le rendrait aussi puissant et aussi influent que Byzance. Des lois interdisant la pratique des rituels païens furent adoptées. Stéphane a ordonné à tous les Magyars d'aller à l'église le dimanche et d'observer les jours de carême et de jeûne. La désobéissance à cette législation draconienne était rudement traitée. Manger de la viande pendant le carême était puni de peines d'emprisonnement ; travailler un dimanche était puni de la confiscation de ses outils et de ses bêtes de somme. La sanction légale pour avoir murmuré pendant un culte était d'avoir sa tête tondue, accompagnée d'une flagellation sévère. Les Magyars «noirs» qui ont résisté à la conversion forcée de la Hongrie furent cruellement réprimés. Beaucoup furent torturés puis rendus aveugles par les soldats chrétiens de Stéphane, qui étaient furieux de l'intransigeance de leurs ennemis païens. Ces hommes préféraient la mort à la honte et au déshonneur d'être baptisés de force dans une religion et une culture sémitiques étrangères.

La christianisation en Pologne a déclenché une vague de violence similaire. Mieszko I avait christianisé de force la Pologne pour renforcer son emprise sur le pays et éviter la conversion forcée par les Francs de l'Est. L'idolâtrie fut réprimée en détruisant les idoles et les sanctuaires païens, en confisquant des propriétés et en décapitant ceux qui refusaient de se convertir. Bien que très peu de législation chrétienne subsistât du règne de Mieszko, son successeur Boleslaw I, prescrivit de casser la gueule à l'homme refusant d'observer le jeûne du carême. La fornication était punie en clouant le scrotum d'un homme à un pont et en lui donnant le choix entre la mort et la castration.

La brutalité de ces méthodes provoqua une grande réaction païenne à la

christianisation de la Pologne. Les païens ripostèrent en tuant des prêtres chrétiens et en détruisant des églises. Au milieu du XI^e siècle, le pays fut plongé dans le chaos, l'Église chrétienne de Pologne faillit être éliminée et la dynastie de Mieszko fut temporairement chassée du pouvoir.

Les guerres saxonnes de Charlemagne, qui durèrent de 772 à 804, furent la première fois dans l'Histoire où le christianisme a été utilisé comme instrument de conquête impérialiste. Charlemagne avait initié les hostilités officielles en détruisant des monuments païens en Saxe. En 782, Charlemagne s'était promptement vengé d'une défaite franque subie des mains des Saxons en massacrant 4 500 Saxons lors de représailles sauvages. Le Capitulaire saxon de 785 condamnait à mort tout Saxon surpris à se rebiffer contre le baptême ou à observer les pratiques païennes.

Des dirigeants convertissaient de force des païens au christianisme pour des raisons d'auto-développement personnel. Michel III, empereur à Constantinople, obligea le Bulgare Khan Boris à accepter le rite orthodoxe oriental en 864, après sa défaite au combat. La christianisation forcée permit à Michel d'étendre sa sphère d'influence dans les Balkans. La Bulgarie fut ensuite inondée par le clergé byzantin qui, avec l'aide de l'armée de Boris, avait lancé une campagne nationale pour démolir tous les lieux saints païens. Les boyards accusaient le Khan d'accepter des lois qui menaçaient la stabilité et l'autonomie de l'État. En 866, ils se révoltèrent contre la christianisation forcée du pays par le khan mais ils furent réprimés avec une grande cruauté. Dans la dernière décennie du 9^{ème} siècle, le fils aîné de Boris, Vladimir, qui devint souverain de la Bulgarie, essaya d'éliminer le christianisme et de restaurer le paganisme. Dans cette entreprise, il était soutenu par les boyards. Vladimir ordonna l'assassinat de prêtres chrétiens et la destruction d'églises. Boris fut obligé de quitter sa retraite monastique et de réprimer la révolte. Vladimir fut déposé, aveuglé et emprisonné dans un cachot, et on n'en entendit plus jamais parler.

Aux XII^e et XIII^e siècles, des croisades furent lancées pour convertir les peuples autochtones de Scandinavie et de la région Baltique au christianisme. Il y eut des croisades contre les Wendes, les Finlandais, les Livoniens (Lettons et Estoniens), les Lituaniens et les Prussiens. Saint Bernard de Clairvaux, un réformateur monastique, réclama l'extermination culturelle et physique des Européens qui résistaient à la conversion forcée à la religion chrétienne.

Qu'a fait le christianisme pour l'Europe ?

Le christianisme est un culte violent, destructeur et meurtrier. C'est dangereux pour les raisons suivantes : 1) la religion favorise la survie des malades, des faibles et des imbéciles aux dépens d'une bonne hygiène raciale. Cela réduit considérablement le QI de la population et le potentiel pour l'aboutissement civilisationnel, et ; 2) le culte s'appuie sur la foi aveugle au lieu de la persuasion rationnelle, ce qui a entraîné de longues périodes de chaos généralisé et d'effusion de sang, en particulier au cours de la christianisation de l'Europe. Ces dangers ont même été remarqués par les auteurs

païens contemporains, qui ont immédiatement reconnu la menace qu'un christianisme triomphant poserait à la survie de la culture occidentale.

Le christianisme n'a jamais «civilisé» ou «domestiqué» les Européens. Au contraire, les Européens ont été forcés de subir une existence néolithique lorsque les chrétiens étaient à l'apogée de leur pouvoir et de leur influence. L'Église a envoyé des hommes de génie dans les monastères ou les a consacré à la prêtrise. Ceci les a empêchés de transmettre leurs gènes, un important effet dysgénique qui a réduit le QI européen collectif. Seule la science païenne et la raison de l'antiquité classique pouvaient ré-domestiquer les Européens après 500 ans d'obscurité intellectuelle totale.

L'Église a défendu avec succès l'Europe de l'invasion, soutiennent certains apologistes, mais rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité. La confiscation des biens de l'Église par Charles Martel afin de défendre l'Europe des intrus musulmans s'est heurtée à une opposition ecclésiastique significative. Si l'Église avait réussi à retenir les fonds nécessaires, toute l'Europe aurait été réduite à une province du califat Omeyyade. Néanmoins, Martel a été incapable de poursuivre les Sarrasins à travers les Pyrénées et à les déloger de leur fief andalou. Les musulmans ont poursuivi leur occupation de la péninsule ibérique pendant 800 ans, jusqu'à leur expulsion finale par Ferdinand et Isabelle à la fin du 15^{ème} siècle. Le sud-ouest de la France et l'Italie ont été périodiquement attaqués et parfois dominés par des envahisseurs musulmans. L'émirat de la Sicile a duré plus de deux siècles. Même après la conquête normande, une présence musulmane est restée sur l'île. Les musulmans de Sicile ont finalement été expulsés au milieu du XIII^e siècle. Les croisades pour reprendre la Terre Sainte aux Sarrasins (1095-1291), une série d'opérations militaires à grande échelle sous la direction conjointe de la papauté et de l'aristocratie féodale, ont échoué à atteindre leur objectif principal. En 1204, les croisés chrétiens ont mis à sac Constantinople dans une orgie de viols, de pillages et de meurtres. Les croisés ont causé tant de dégâts que les Byzantins ont été incapables de résister à leurs conquérants ottomans en 1453.

Le christianisme ne fournissait aucune défense adéquate de l'Europe. L'Église en a seulement fait assez pour se maintenir comme une institution viable. Au cours du processus, l'Église a affaibli l'Europe, la faisant mûre pour la conquête par les califats Omeyyade et ottoman.

Les apologistes reconnaissent timidement que, bien que le christianisme ait entravé les progrès scientifiques et techniques, il a néanmoins apporté des «contributions» à des domaines aussi divers que l'architecture et la philosophie. À y regarder de plus près, ces «contributions» ne sont ni «chrétiennes» ni dignes d'être considérées comme des «contributions». L'exemple des grandes églises du Moyen Âge est fréquemment débité, mais celles-ci ont leur origine dans les méthodes de construction romaines. Le dôme, l'arc brisé et la voûte, les caractéristiques typiques de l'architecture de style roman médiéval sont toutes empruntées à l'architecture romaine impériale des temps pré-chrétiens. Le plan architectural de base de la plupart des églises médiévales est la basilique romaine, un édifice public réservé aux fonctions officielles. Même le style gothique qui a supplanté le style roman employait

encore les caractéristiques architecturales d'origine romaine. La voûte en croisées d'ogives typique de l'architecture gothique a été initialement utilisée dans le Colisée romain de Vespasien et par Hadrien dans la construction de sa Villa des monts Tiburtins.

Tout en reconnaissant l'art roman comme un «accomplissement», le religieux chrétien négligera facilement la disparition presque totale des méthodes de construction romaines de l'Europe occidentale depuis près de 300 ans. Ce fut le résultat direct de l'action active de l'Église en matière de suppression des connaissances scientifiques et techniques occidentales. De l'achèvement du mausolée de Théodoric à Ravenne à la consécration d'Aix-la-Chapelle en 805, rien d'autre d'importance monumentale n'a été construit en Europe occidentale. Pendant la période intermédiaire, les Européens, comme leurs ancêtres du néolithique, sont revenus à l'utilisation de matières périssables pour la construction.

Les apologistes du christianisme mentionneront Thomas d'Aquin et la scolastique comme les points forts du développement non seulement médiéval, mais intellectuel européen, même si Thomas d'Aquin a fait reculer le progrès scientifique et technologique européen de plusieurs centaines d'années. La scolastique était un objet de la risée et de moquerie à la Renaissance. Les religieux mentionnent la «contribution» chrétienne de l'université, oubliant les nombreuses institutions d'enseignement supérieur qui ont existé et même prospéré dans le monde antique. Les premières universités enseignaient la scolastique, donc elles étaient la ligne de front dans la guerre chrétienne contre les valeurs païennes de la curiosité intellectuelle, de l'amour du progrès en soi et de la rationalité empirique.

Dans l'esprit religieux chrétien, la science et la technologie sont d'origine chrétienne parce que les hommes faisant des découvertes et des inventions pendant la Révolution scientifique étaient symboliquement des Chrétiens, comme Galilée et Newton. Cet argument est aussi absurde que de soutenir que l'invention grecque de la logique, de la rhétorique et des mathématiques résultent des croyances théologiques païennes grecques parce qu'Aristote et d'autres scientifiques et philosophes de l'antiquité étaient des païens. Non, ces hommes étaient des «chrétiens» parce que les aveux publics d'athéisme étaient dangereux à une époque où même la spéculation théologique la plus anodine pouvait porter atteinte à la réputation et détruire des carrières. Il faut rendre un hommage appuyé au courage et à l'honnêteté de ces hommes qui ont été capables d'abandonner la confiance du christianisme dans une foi aveugle, souvent face à la censure publique, et d'avoir consciemment ré-adopté les valeurs épistémiques païennes qui ont produit le «miracle grec» 2000 ans avant la Révolution scientifique.

Les religieux chrétiens prétendent que le Nouveau Testament, une collection de gribouillages enfantins écrits par des barbares semi-illettrés, est une contribution importante à la civilisation occidentale. Comme cela a été souligné depuis des générations, même par d'autres religieux chrétiens, l'œuvre est réputée pour son utilisation d'une piètre grammaire et d'un style littéraire brut peu raffiné. Une grande partie a été composée par des Juifs qui ne parlaient même pas couramment la koinè

grecque. Globalement, le Nouveau Testament est une production inférieure comparée aux auteurs les plus épouvantables de la prose attique. Même saint Jérôme, le traducteur de la Vulgate, a exprimé du mépris pour le style littéraire vulgaire, simpliste de la Bible. Il préférerait l'élégant latin de Cicéron à la place.

Qu'est-ce que le christianisme a apporté à l'Europe ? La réponse est *rien* ! Pas d'art, ni culture, ni monuments architecturaux, ni science ou technologie. Le christianisme a été un gaspillage massif du potentiel intellectuel et physique européen. De plus, le christianisme a presque détruit l'Europe.

L'Église a rejeté plus de 99% de la littérature ancienne, y compris des œuvres relatives à la science, aux mathématiques, à la philosophie, à l'ingénierie et à l'architecture. Ce fut la plus grande campagne de censure et de répression littéraires dans l'Histoire, acte de génocide physique et culturel qui a presque coupé l'Europe médiévale des grandes réalisations de l'antiquité classique. C'était un génocide culturel parce que l'Église a presque éradiqué toute une civilisation et une culture ; ceci fut un génocide physique parce que l'élimination délibérée par l'Église de la connaissance profane a mis des millions de vies en danger, les soumettant inutilement aux ravages de la maladie, de la guerre, de la famine et de la pauvreté. Loin d'être en grande partie bénigne, l'Église chrétienne est une mafia religieuse assoiffée de pouvoir. Elle est seule responsable de la perpétration des plus grands crimes de l'Histoire contre les Européens. Combien de temps l'Église chrétienne échappera-t-elle au châtement de ce criminel méfait ? Aucune autre religion n'a causé autant de souffrances et de dégâts à l'Europe que cette syphilis spirituelle connue sous le nom de christianisme.

Le christianisme : la grand-mère du bolchevisme ?

En 1933, l'historien allemand Oswald Spengler écrivait : «Tous les systèmes communistes du monde en Occident sont en fait dérivés de la pensée théologique chrétienne ... Le christianisme est la grand-mère du bolchevisme». Ce seul fait suffit à faire du christianisme l'une des forces les plus destructrices dans l'histoire du monde, une force si radioactive qu'elle détruit tout dans son voisinage immédiat. Mais comment cela est même possible ?

L'égalité est un aspect si fondamental du *kérygme* de l'Église que si elle était supprimée toute la structure idéologique de l'orthodoxie chrétienne s'effondrerait comme un château de cartes. La «catholicité» de l'Église signifie que l'adhésion au corps du Christ est ouverte à tous les hommes, indépendamment des différences ethnolinguistiques ou socio-économiques. Le salut, parce qu'il est également disponible pour tous, signifie que tous les hommes possèdent la même capacité innée de le réaliser. Il y a aussi l'égalité universelle dans la dépravation pécheresse, ainsi que dans la possession d'une grâce divine non méritée. Le commandement de Jésus d'aimer son prochain comme soi-même n'est que l'application de principes universalistes et égalitaires à la vie sociale humaine. Dans le Nouveau Testament, les

croyants sont appelés à être au service les uns des autres, dans le but de réaliser l'égalité sociale dans le cadre ecclésiastique.

L'assimilation de l'idéalisme platonicien par les théologiens anténicéens a ajouté une dimension métaphysique aux déclarations égalitaires du Nouveau Testament. Lorsque Dieu créa l'homme, il transmet le souffle de la vie par ses narines. Ce «souffle», *psyché*, ou *anima*, traduit par «âme», a servi de principe de vie au corps animé. L'égalité des âmes devant Dieu s'obtient parce que tous portent la même *imago dei* ou image de Dieu. Dans le jardin d'Éden, l'homme vivait dans des conditions d'égalité naturelle. Saint Augustin écrit qu'avant la chute, personne n'exerçait de domination ou souveraineté sur quiconque, mais que tous gouvernaient de manière égale et indifférente sur la création subalterne. L'égalité naturelle qui existait jadis dans cette préhistoire mythique a été perdue à cause du péché, qui a corrompu la nature humaine. Cela a amené l'esclavage et d'autres inégalités dans le monde. L'Église croyait que le royaume de Dieu rétablirait les conditions édéniques à la fin des temps.

Pour l'Église anténicéenne, croire en l'égalité spirituelle n'était pas une formule sclérosée à réciter par cœur comme le Symbole des Apôtres, mais une réalité toujours présente avec des conséquences « anticipées » dans le monde réel. Les récits évangéliques incorporant des éléments de communisme primitif ont été accueillis favorablement par l'Église et déclarés canoniques. Dans le chapitre 3 de l'évangile selon l'apôtre Luc, Jean le Baptiste, un membre des Esséniens communistes, exhorte ses disciples à partager leurs vêtements et leur nourriture avec ceux qui sont démunis. Les déclarations communistes de Jean préfigurent le communisme primitif plus explicite de Jésus.

Dans le chapitre 4 de l'évangile selon l'apôtre Luc, Jésus commence son ministère en inaugurant une «année de grâce du Seigneur». Il s'agit d'une référence directe au Jubilé hébreu, qui avait lieu tous les cinquante ans après l'achèvement de sept cycles sabbatiques. La proclamation du Jubilé signifiait l'affranchissement des esclaves, l'absolution de la dette, la redistribution des biens et la propriété commune des produits naturels de la terre. Selon le Lévitique, personne ne possédait la terre, à l'exception de YHWH ; seul son usufruit pouvait être acheté. Ce ne fut pas une année de Jubilé au sens propre inaugurée par Jésus. Les passages cités dans Luc proviennent d'Isaïe et non du Lévitique, qui contient la législation hébraïque actuelle. L'imagerie associée au Jubilé est utilisée pour décrire les caractéristiques eschatologiques accomplies du nouvel âge inauguré par le Messie à venir. Son retour symbolise le renversement complet de l'ordre ancien. Le nouvel âge engendrera des relations sociales communistes par la transformation éthique des croyants. D'un point de vue herméneutique biblique, le Jubilé de la Torah préfigure le Jubilé supérieur maintenant réalisé dans le ministère de Jésus.

Les enseignements de Jésus en matière économique vont bien au-delà du partage communautaire lévitique. Ils nécessitent une réorganisation à grande échelle de la société selon des lignes égalitaires et communistes. Dans le chapitre 6 de l'évangile selon l'apôtre Luc, Jésus ordonne à son public de donner à tous ceux qui leur

demandent la charité, sans distinction, qu'ils soient amis ou ennemis. Sa condamnation des représailles violentes est étroitement liée à cette éthique de partage universel ; l'arrangement social communiste envisagé par Jésus ne peut s'épanouir dans une atmosphère de violence et de suspicion. L'âge eschatologique inauguré par le Messie est celui où prêter sans attendre de récompense financière est devenu une nouvelle obligation morale, obligation qui doit être effectuée si l'on veut obtenir un trésor aux cieux.

Cette pratique communiste chrétienne primitive qui était moralement obligatoire est soutenue par de nombreux passages du Nouveau Testament. Selon Jean 3:16-17, les vrais croyants sacrifient leurs vies pour le bien des autres, surtout en donnant à ceux qui sont dans le besoin ; n'importe qui refusant de faire cela ne peut prétendre être un chrétien de bonne moralité.

Dans l'Église anténicéenne, la communion fraternelle n'était pas seulement spirituelle, mais comprenait une aide mutuelle sous forme d'assistance matérielle et économique concrète. L'épître canonique de Jacques définit la vraie religion comme celle qui prend soin d'«orphelins et de veuves », une ancienne expression hébraïque en faveur des défavorisés sur le plan économique. Ceux qui favorisent les riches sur les pauvres, au lieu de traiter les deux de façon égale, sont des pécheurs qui ont besoin de repentance. Ils ont transgressé le grand commandement de Jésus, « aime ton prochain comme toi-même ». Jacques dit que « la foi sans les œuvres est morte ». En quoi consistent les « œuvres » ? Nous sommes informés que la vraie foi est montrée par ceux qui nourrissent et vêtent le misérable sur terre. Si on refuse de le faire, l'identité même de chrétien est mise en péril.

Dans la deuxième épître aux Corinthiens, Paul fournit une justification théologique supplémentaire en faveur de la pratique chrétienne communiste primitive, utilisant la « kénose » du Christ comme point de référence. Les chrétiens étaient censés suivre l'exemple de Jésus, qui était « riche » dans son état préexistant, mais qui s'est volontairement « appauvri » lui-même afin que les croyants deviennent « riches » par le biais de sa « pauvreté ». Ceci signifiait que les communautés chrétiennes les plus riches étaient moralement obligées de partager leur abondance de richesses avec les plus pauvres. Le but de redistribuer la richesse d'une communauté chrétienne à un autre, écrit Paul, était la réalisation de l'égalité économique entre les croyants.

L'identification apostolique de la « vraie foi » avec une redistribution matérielle a conduit à la mise en place du premier système de protection sociale au monde et d'une économie nationale à planification centrale. Bien que certaines formes de communisme primitif aient existé avant les pratiques communistes chrétiennes institutionnalisées des trois premiers siècles de notre ère, elles étaient réservées aux petites communautés d'intellectuels de langue grecque ou de fanatiques religieux juifs. Ce qui rendait le communisme chrétien unique était son universalisme moral et son orientation non-ethnocentrique. Étant donné l'impulsion égalitaire de l'idéologie communiste primitive chrétienne, il ne faut pas s'étonner que le principe organisateur central de l'économie marxiste classique, « De chacun selon ses moyens, à chacun selon ses besoins », ait été repris textuellement des pages du Nouveau Testament.

Le marxisme-léninisme, une idéologie meurtrière du XXe siècle qui a entraîné la mort de plus de 100 millions d'individus dans le monde, a été directement inspiré par les déclarations éthiques du Nouveau Testament. C'est une source de grande gêne pour le religieux chrétien. Pour se défendre, les apologistes soulignent le caractère volontaire de la pratique communiste dans le christianisme primitif. Pourtant, cette esquivé apologétique est clairement anachronique. La liberté définie comme la capacité de choisir en l'absence de coercition extérieure est une idée singulièrement moderne héritée des philosophies du libéralisme qui ont suivi le siècle des Lumières. Cette idée de liberté affirme la volonté souveraine comme celle obéissante à elle-même, mais aussi réductible aux lois fondamentales du marché libre. Cependant, cette compréhension de la liberté est diamétralement opposée à celle rencontrée dans l'ancienne tradition philosophique grecque. Dans cette perspective, il n'y a pas de distinction nette entre l'action volontaire et l'obligation involontaire ; les individus ne sont pas conceptualisés comme des agents autonomes avec une multitude d'options à choisir. La liberté est plutôt la capacité de poursuivre le Bien sans entrave ; seule une volonté qui fonctionne bien, dans laquelle le sujet a pleinement réalisé sa véritable essence, peut le faire. Faire le mal va à l'encontre du bon fonctionnement de la volonté ; ce n'est pas une expression de la capacité individuelle de liberté. Personne ne refuse de plein gré ou volontairement de poursuivre le bien ; ils manquent plutôt d'une formation morale suffisante ou du contrôle de soi adéquat.

Le chrétien dans le monde antique était libre de ne pas adorer ou de ne pas consommer de la viande sacrifiée aux idoles ; il n'était pas libre de faire le contraire parce qu'alors il ne poursuivrait plus le Bien. Un chrétien qui violait l'interdiction de l'idolâtrie n'exerçait pas légitimement son libre arbitre, même si l'interdiction avait été violée en l'absence de coercition externe. Une telle action était plutôt le résultat d'une ignorance morale ou d'une erreur. On pourrait en dire de même de la pratique chrétienne primitive du communisme. Celle-ci n'était que « volontaire » dans le sens que les chrétiens poursuivaient librement un résultat moralement acceptable. Si la liberté est la poursuite du Bien sans obstacle, les chrétiens étaient moralement obligés de participer aux pratiques socio-économiques communistes de l'Église, sinon ils n'auraient pas été considérés vertueux devant Dieu.

Les origines chrétiennes du libéralisme moderne et du socialisme

Les conséquences «anticipées» de l'égalité spirituelle signifiaient l'égalité sociale et économique pour l'Église, menant à l'établissement d'un communisme formel au sein des premières communautés chrétiennes. Ce n'était pas seulement de la philanthropie, mais un système de protection sociale extrêmement organisé qui optimisait la redistribution de la richesse. Le communisme des premiers chrétiens était répandu et a duré pendant des siècles, traversant les frontières à la fois géographiques et ethnoculturelles. Les pratiques communistes de l'Église anténicéenne étaient enracinées dans la tradition de Jésus du Ier siècle. L'existence du communisme des premiers chrétiens est bien attestée par les Pères anténicéens et par

les contemporains païens.

Une fois le christianisme devenu la religion officielle de l'État, l'Église est devenue de plus en plus hiérarchique du fait que les fonctions ecclésiastiques ont été fusionnées avec celles de la bureaucratie impériale. Les pratiques socio-économiques communistes de l'Église primitive ont été abandonnées par les chrétiens à l'époque médiévale. Cette notion a été remplacée par une vision de l'inégalité comme statique, résultat d'une «grande chaîne d'existence» qui classait les choses du plus bas au plus élevé. Les théologiens utilisaient la grande chaîne pour justifier sur le plan cosmologique l'ordre social stratifié de manière rigide qui était né des cendres du vieux monde romain. Il ajoutait un vernis de légitimité idéologique au système féodal en Europe. Dans la grande chaîne, le vicaire du Christ, le pape, était placé en haut, suivi des monarques européens, du clergé, de la noblesse et, tout en bas, des paysans sans terre. Cela impliquait une vision de l'égalité spirituelle comme «incompatible». Saint Thomas d'Aquin a fourni une justification supplémentaire pour l'inégalité le long de lignes rigoureusement téléologiques. Dans la *Summa Contra Gentiles*, la diversité et la variété dans la création reflètent l'ordre harmonieux établi par Dieu. Si l'univers ne contenait que des choses égales, un seul type de bien existerait et cela nuirait à la beauté et à la perfection de la création.

La vision incompatible de l'égalité chrétienne a été dominante jusqu'à la Réforme protestante du XVI^e siècle. L'acte emblématique de Martin Luther – le clouage des 95 thèses à la porte du château de Wittenberg en 1517 – a initié une crise d'autorité ecclésiastique qui devait avoir des répercussions énormes sur l'avenir de l'histoire occidentale. Le pape n'était plus le représentant suprême du Christ sur la terre, mais un tyran irrémédiablement corrompu, qui avait jeté gratuitement l'Église dans le désert de l'oubli et de l'erreur spirituels.

L'accès à des œuvres auparavant inconnues de science et de philosophie anciennes a introduit dans un public instruit des valeurs épistémiques païennes qui allaient ouvrir la voie à la Révolution scientifique du XVII^e siècle. Le cri humaniste «*aux sources !*» fut accueilli avec empressement par les réformateurs. Cela leur a permis de saper les principes herméneutiques scolastiques (c.-à-d. le Quadrige) et les grandes doctrines du christianisme médiéval. La redécouverte des manuscrits les plus fiables de la Bible a été un catalyseur important de la Réforme.

Les théologiens réformés, armés de méthodes humanistes textuelles et philologiques, ont étudié le Nouveau Testament et les Pères anténicéens dans les langues originales. Ceci a conduit à une «renaissance» chrétienne, une redécouverte du monde chrétien primitif. Comparés à la morale laxiste et à l'indifférence spirituelle du clergé de la fin du Moyen Âge, les 4 ou 5 premiers siècles de l'Église primitive semblaient être un âge d'or, celui qui a conservé la pureté doctrinale de l'orthodoxie chrétienne jusqu'au pape Grégoire I^{er}, libre des distorsions grossières de la théologie scolastique et de la tradition ecclésiastique. Les enseignements et pratiques du début du christianisme, oubliés pendant le Moyen Âge, sont redevenus populaires parmi les protestants.

Les réformateurs ont cherché à retrouver l'esprit du christianisme primitif en incorporant les principes égalitaires et majoritaires dans les prémices d'un contexte

ecclésiastique moderne. La pensée égalitaire a d'abord été énoncée dans l'enseignement de Luther sur le sacerdoce universel de tous les croyants. Contrairement à l'enseignement chrétien médiéval, qui considérait le clergé comme les membres d'une aristocratie spirituelle, Luther a proclamé tous les chrétiens comme étant des prêtres égaux devant Dieu, chacun ayant la même capacité de prêcher et de servir les autres croyants. Sur cette base, Luther a exigé de mettre fin au traitement différencié du clergé et des laïcs sous le droit canon. Il a également défendu le principe majoritaire en contestant la prérogative ecclésiastique romaine de nommer les ministres pour les congrégations chrétiennes. Calvin, l'autre grand chef de la Réforme, a reconnu les conséquences réelles de l'égalité spirituelle dans le monde réel, mais l'a abordé sous l'angle de l'égalité universelle dans la dépravation totale.

Les radicaux protestants ont considéré les politiques égalitaires des principales églises réformées comme fondamentalement inadéquates ; toute réalisation concrète de l'égalité spirituelle chrétienne impliquait une renaissance à grande échelle des pratiques socio-économiques communistes de l'église primitive. Müntzer, l'un des premiers disciples de Luther, est représentatif de cette version égalitaire plus radicale de l'évangile. En 1525, un groupe de fanatiques religieux, dont Müntzer, s'empara du contrôle de Mühlhausen en Thuringe. Au cours de leur bref règne sur la ville, ils ont mis en œuvre le programme des Onze Articles, un document révolutionnaire appelant à la justice sociale et à l'élimination de la pauvreté. Les idoles ont été brisées, les moines ont été chassés de leurs couvents et des biens monastiques ont été saisis et redistribués aux pauvres. De la chaire, Müntzer livra des sermons enflammés ordonnant à sa congrégation de se débarrasser de « l'idole » des biens privés s'ils souhaitaient que « l'esprit de Dieu » demeure parmi eux. En tant que chef de file lors de la guerre des Paysans allemands, il fut capturé en mai 1525 après la défaite de son armée à Frankenhausen. Il fut torturé puis exécuté, mais pas avant que ses ravisseurs aient été en mesure de lui arracher les aveux : *Omnia sunt communia*. Que la confession représente les paroles exactes de Müntzer est controversée ; néanmoins, elle reflète fidèlement la piété antimatérialiste de Müntzer et le point de vue selon lequel les enseignements de l'Évangile devaient être intégralement mis en œuvre.

La rébellion de Münster de 1534-1535, dirigée par Jan Matthys et Johann de Leiden, fut beaucoup plus extrême dans son radicalisme. Après la prise de la ville par les anabaptistes, Matthys déclara Münster comme étant le site de la nouvelle Jérusalem. Catholiques et luthériens ont ensuite été chassés de la ville, leurs biens confisqués et redistribués aux pauvres «selon leurs besoins» par des diacres choisis avec soin par Matthys. Ils se sont mis à imposer aux habitants de la ville le communisme primitif de l'église des premiers jours. L'argent a été aboli ; les résidences privées sont devenues la propriété publique de tous les croyants chrétiens ; les gens étaient obligés de cuisiner et de manger leur nourriture dans les cuisines et les salles à manger communes, à l'imitation des « agapes » du paléochristianisme. Chose plus inquiétante, Matthieu et Johann ont même ordonné de brûler en masse tous les livres, sauf la Bible. C'était pour symboliser une rupture avec le passé pécheur et le début d'une nouvelle époque communiste, comme l'An Un de la Convention nationale

révolutionnaire française. A l'automne 1534, toutes les propriétés privées dans les limites de la cité furent officiellement abolies dans la ville de Münster sous contrôle anabaptiste. Mais la commune anabaptiste ne devait pas durer longtemps. Après un siège prolongé, les chefs de bande anabaptistes, y compris Johann de Leiden, furent capturés, torturés puis exécutés par l'évêque de Münster.

Les Bêcheux (ou « Vrais Niveleurs ») et les Niveleurs (ou « Agitateurs »), actifs pendant les guerres civiles anglaises (1642-1651) et le protectorat (1653-1659) furent fortement influencés par l'enseignement chrétien primitif. Les Bêcheux, fondée par Gerard Winstanley, ont été inspirés des pratiques socio-économiques communistes des premiers chrétiens. Ils ont essayé d'établir un communisme agraire en Angleterre, mais étaient opposés à cette entreprise, souvent avec violence, de riches agriculteurs et des représentants des gouvernements locaux qui les ont qualifiés d'athées et de libertins. Les Niveleurs, une faction radicale puritaine, plus influents, ont essayé de démocratiser en profondeur l'Angleterre en introduisant des politiques de tolérance religieuse et de suffrage masculin universel. Leur rejet du pouvoir monarchique arbitraire du roi Charles I^{er} en faveur de la démocratie égalitaire avait été finalement façonné par des prémices théologiques chrétiennes. D'éminents Niveleurs comme «Freeborn» John Lilburne ont plaidé en faveur de principes démocratiques égalitaires fondés sur une interprétation exégétique du Livre de la Genèse. Tous les hommes ont été créés égaux, disaient-ils, sans que personne n'ait plus de pouvoir, de dignité et d'autorité que quiconque dans le jardin d'Éden. Puisque aucun homme n'avait le droit d'exercer son autorité sur les autres, seule la souveraineté populaire pouvait légitimement servir de base sous-jacente au gouvernement civil. De nombreuses propositions des Niveleurs, telles qu'énoncées dans l'*Agreement of the People*, ont été incorporées dans la Déclaration anglaise des droits de 1689. Ce document a ensuite influencé la Déclaration des droits de 1791 aux États-Unis.

John Locke a été le fondateur du libéralisme moderne, une tradition politique imprégnée de dogme religieux chrétien. Il a tiré de nombreuses implications sociales et politiques à partir de l'égalité spirituelle chrétienne. Sa croyance en l'égalité était enracinée dans la ferme conviction que tous les hommes étaient créés à l'image de Dieu, les rendant égaux par nature. Les Pères de l'Église et les théologiens médiévaux ont longtemps soutenu que tous les hommes, qu'ils soient esclaves ou libres, étaient «par nature égaux», mais que cette inégalité sociale entre les hommes était une punition de Dieu pour le péché. John Locke était d'accord avec les auteurs patristiques et médiévaux sur l'égalité naturelle, mais il a rejeté leur utilisation du péché originel pour justifier l'acceptation passive de l'inégalité sociale et économique humaine. Comme les Réformateurs protestants avant lui, il croyait que l'égalité spirituelle n'était pas simplement eschatologique, mais qu'elle comportait certains enjeux dans la vie réelle d'une portée politique considérable.

L'argument de Locke en faveur de l'égalité universelle découlait d'une analyse approfondie de l'interprétation historique et exégétique du récit biblique. La création de l'homme à l'image de Dieu avait d'énormes implications pour sa théorie politique, en particulier en ce qui concerne ses points de vue sur la nature du gouvernement

civil et l'étendue de son autorité. A partir de sa lecture de la Genèse, Locke a soutenu que personne n'avait le droit de dominer et d'exploiter les autres membres de l'espèce humaine. L'homme avait été créé par Dieu pour exercer sa domination sur le règne animal. Contrairement aux animaux, qui sont par nature inférieure, il ne peut y avoir de sujétion parmi les humains parce que leur appartenance à une même espèce porte l'empreinte d'un «créateur omnipotent et infiniment sage». Cela signifiait que tous les hommes étaient nés naturellement libres et indépendants. Le point de vue de Locke sur l'égalité universelle impliquait en outre la «possession des mêmes facultés» par tous les hommes. Bien que les hommes diffèrent grossièrement en termes d'aptitudes intellectuelles, ils possédaient tous une capacité intellectuelle de faible niveau qui leur permettait de manipuler des idées abstraites et de raisonner logiquement l'existence d'un être suprême.

Pour Locke, toute autorité gouvernementale doit être fondée sur le consentement des électeurs. C'était une extension de sa croyance en l'égalité naturelle de l'humanité. Lorsque toutes les voies de recours judiciaires et politiques avaient été épuisées, il fallait remédier à tout abus de pouvoir des représentants élus par la révolution armée. Cela rétablirait les hommes dans l'état de liberté originelle qu'ils avaient dans le jardin d'Éden. La libération de la tyrannie leur permettrait d'élire un gouvernement qui soit plus conforme à la volonté du peuple.

La théorie de Locke sur les droits naturels reposait sur les notions bibliques d'une préhistoire idyllique dans le jardin d'Éden. Contrairement aux théoriciens monarchiques tels que Filmer, l'organisation sociale primitive de l'homme n'était pas hiérarchique, mais égalitaire et démocratique. Si tous les hommes avaient été créés égaux, personne n'avait le droit de priver un homme de la vie, de la liberté et de la propriété privée. Dans la philosophie politique de Locke, les droits sont essentiellement des obligations morales à connotation religieuse chrétienne. Si les hommes étaient obligés de céder certains droits naturels au gouvernement civil, ce n'était que parce qu'ils seraient mieux administrés collectivement pour l'intérêt général. Ces droits qui ne pouvaient pas être cédés étaient considérés comme des libertés fondamentales, comme le droit à la vie et le droit à la propriété privée.

Les premiers auteurs chrétiens modernes ont envisagé en détail à quoi ressemblerait une société communiste idéale et comment elle fonctionnerait. La toute première littérature communiste a émergé dans un contexte religieux chrétien. Un exemple célèbre est l'*Utopie* de Thomas More, rédigée en 1516, qui doit davantage aux idéaux patristiques du communisme et à la pratique monastique égalitaire qu'à la *République* de Platon. Un autre ouvrage explicitement communiste est la *Cité du Soleil* du frère dominicain Tommaso Campanella, datant de 1602. Ces œuvres constituent un pont important entre le communisme chrétien prémoderne et le socialisme «utopique» et «scientifique» du XIXe siècle. Pour la première fois dans l'Histoire, ces écrits ont fourni une critique en profondeur des conditions socio-économiques de la société européenne contemporaine, indiquant que la réalisation complète des idéaux de la Renaissance ne serait possible que par la mise en œuvre d'un système communiste. Ils sont allés au-delà de la communalisation de la propriété au sein de communautés patriarcales isolées en envisageant la transformation d'unités politiques à grande

échelle en organismes économiques unifiés. Celles-ci seraient caractérisées par la propriété collective et le contrôle démocratique. Dans ces écrits était implicite l'hypothèse que seul le pouvoir de l'État pouvait apporter un ordre social juste et humanitaire.

Le socialisme «utopique» ou pré-marxien fut une étape importante dans le développement de l'idéologie gauchiste moderne. Ses principaux représentants, Blanc, Cabet, Fourier, Saint-Simon et Owen, étaient soit des chrétiens fervents, soit des hommes profondément influencés par les enseignements socio-économiques et éthiques du christianisme primitif. Ils ont souvent considéré Jésus de Nazareth comme un grand leader socialiste. Ils croyaient typiquement que leur version du communisme était une réalisation fidèle du message évangélique de Jésus. Dans la vision pré-marxienne, le communisme primitif du début de l'église chrétienne était un idéal à adopter et à imiter. Beaucoup de ces auteurs ont même défendu leurs croyances communistes par le biais de nombreuses citations du Nouveau Testament.

Louis Blanc voyait Jésus-Christ comme le «maître sublime de tous les socialistes» et le socialisme comme l'«Évangile en action». Étienne Cabet, fondateur du mouvement Icarien, assimilait le vrai christianisme au communisme. Si l'Icarianisme était la réalisation terrestre de la vision de Jésus d'un royaume de Dieu à venir, il était impératif que tous les communistes «admirent, aiment et invoquent Jésus Christ et sa doctrine.» Charles Fourier, l'un des premiers fondateurs du socialisme moderne, a considéré Jésus-Christ et Isaac Newton comme les deux figures les plus importantes de l'évolution formative de son système de croyance. Il a carrément ancré son idéologie socialiste dans la tradition chrétienne. En tant que seul vrai disciple de Jésus-Christ, Fourier avait été envoyé sur terre en tant que «Consolateur» de l'apôtre Jean (14:26), le «Messie de la Raison» qui réhabiliterait toute l'humanité dans le sens d'une industrie socialiste.

Henri de Saint-Simon, un autre fondateur important du socialisme moderne, croyait que le véritable évangile du Christ était celui d'humilité et d'égalité. Il a préconisé un «nouveau christianisme» qui réaliserait les implications pratiques et économiques de l'ordre du monde juste prêché par Jésus. Saint-Simon a également été l'un des premiers précurseurs du mouvement de l'Évangile Social, qui cherchait à diminuer le mal social par l'application des principes éthiques chrétiens. Le premier fondateur gallois du socialisme moderne, Robert Owen, bien qu'hostile au christianisme organisé et aux autres religions établies, considérait sa version du socialisme comme «un christianisme vrai et authentique, libéré des erreurs qui s'y étaient attachées». Ce n'est que par la pratique du socialisme que les «préceptes inestimables de l'Évangile» seraient pleinement réalisés dans la société industrielle contemporaine.

Les premiers pionniers du socialisme, qui ont tous maintenu des points de vue socio-économiques fondés sur des principes religieux chrétiens, ont exercé une influence profonde et durable sur Marx. Ses convictions religieuses néo-chrétiennes doivent le faire considérer comme le seul véritable héritier historique du christianisme orthodoxe, en grande partie parce que son idéologie a conduit à la mise en œuvre des enseignements chrétiens en matière socio-économique à une échelle inimaginable

jusqu'à présent. Müntzer, les anabaptistes radicaux et d'autres communistes chrétiens sont considérés comme des prédécesseurs importants des mouvements socialistes modernes des XIXe et XXe siècles. Par exemple, dans la courte monographie de Friedrich Engels *La guerre des paysans en Allemagne*, Müntzer est immortalisé en tant qu'homme dont les opinions religieuses et politiques étaient très en avance sur son temps. Il possédait même un «équipement théorique» beaucoup plus perfectionné que les nombreux mouvements communistes du temps d'Engels.

La transformation communiste primitive de l'ordre socio-économique sous le christianisme repose sur 1) l'élimination de toute différence ethnolinguistique et socio-économique entre les hommes (l'unité dans le Christ) et ; 2) l'égalité spirituelle fondamentale de tous les êtres humains devant Dieu ; c'est le reflet de la transformation communiste moderne de l'ordre socio-économique sous l'idéologie marxiste classique, qui repose sur 1) l'élimination de toute distinction de classe entre les hommes et ; 2) une «égalité» fondamentale d'accès à une réserve commune de produits agricoles et de biens manufacturés. Les nombreuses similitudes entre le communisme chrétien et le marxisme sont trop frappantes pour être une simple coïncidence. Sans l'influence dominante du christianisme, la montée du communisme moderne et du socialisme aurait été impossible.

La Réforme protestante du XVIe siècle fait le lien entre l'égalitarisme socio-économique des premières communautés chrétiennes et l'égalitarisme socio-économique de l'Occident moderne. En tant que mouvement religieux de masse débutant à la fin du Moyen Âge, elle a profondément affecté le cours de la civilisation occidentale. La Réforme a joué un rôle déterminant dans la formulation initiale et la propagation des formes libérales et socialistes de la pensée égalitaire qui sert de base aux religions officielles dominantes des «démocraties» occidentales modernes. Sans Luther et le bouleversement de masse qui a suivi ses traces, l'égalité spirituelle chrétienne serait restée un fait eschatologique sans incidence directe sur le monde séculier moderne.

L'observation de Spengler selon laquelle «la théologie chrétienne est la grand-mère du bolchevisme» est un truisme. Toutes les formes de communisme occidental sont fondées sur la tradition chrétienne. Il en va de même en ce qui concerne la pensée égalitaire libérale, qui a également été formulée au sein d'un milieu religieux chrétien.

Karl Marx, interprète en chef du «Thomas d'Aquin protestant»

L'idéologie marxiste n'est ni rationnellement explicable ni empiriquement vérifiable. Cela signifie que le marxisme n'est pas sujet à révision lorsque ses prophéties ne se matérialisent pas, ou que ses doctrines cardinales sont réfutées ; Comme le religieux chrétien, l'idéologue marxiste est plutôt forcé de s'engager dans des excuses apologétiques abrutissantes afin de conserver un mince vernis de respectabilité idéologique. En dépit d'allégations sur son caractère «scientifique», le marxisme

exige une orthodoxie doctrinale rigide qui exige l'excommunication des hérétiques qui s'écartent du credo établi. Le marxisme est, en fait, un culte religieux néo-chrétien avec ses propres prophètes, sauveurs, livres saints, jours saints et lieux saints, incluant aussi des rituels sacrés et une musique sacrée.

Le marxisme partage les mêmes doctrines de base que le christianisme, bien que revêtant un costume matérialiste. Le jardin d'Éden trouve son pendant marxiste dans l'arrangement social égalitaire qui a précédé l'essor de la civilisation. La Chute du paradis se produit avec la désobéissance d'Adam et Eve ; dans la vision du monde marxiste, la Chute se produit avec l'introduction de la division du travail. Dans le christianisme, il y a le diable ; dans le marxisme, le méchant est le capitaliste. Le matérialisme historique de Marx n'est que le cadre eschatologique de l'orthodoxie chrétienne sous une forme sécularisée. Dans le christianisme, Dieu œuvre à travers l'Histoire pour racheter les élus. Cela conduit à une confrontation apocalyptique entre les forces du bien et du mal, le règne millénaire du Christ et le rétablissement de conditions utopiques sur la terre. La même vision téléologique de l'Histoire se retrouve dans l'idéologie marxiste. Les contradictions internes au sein du flux de capitaux se règlent d'elles-mêmes en faveur de la libération prolétarienne de l'exploitation capitaliste. La valorisation continue et la concentration des ressources financières entre les mains du capitaliste, associée à la «paupérisation» du prolétariat, génèrent des conditions apocalyptiques ou une «révolution». Cela conduit au renversement des capitalistes, à la saisie des moyens de production, à la dictature du prolétariat et enfin, à l'établissement du paradis communiste à la fin de l'Histoire.

La vision de l'Histoire de Marx est si profondément enracinée dans le christianisme que sa philosophie serait plus correctement classée comme une branche du protestantisme libéral. Cela situerait Marx au sein d'une tradition théologique chrétienne commençant avec le Juif Saul de Tarse. Même l'athéisme de Marx ne l'exclut pas de la tradition chrétienne ; la dialectique dans la philosophie de l'Histoire de Marx possède la même fonction que la Trinité du christianisme ; les deux sont des organes abstraits dont le but est d'amener le plan de salut de l'Histoire à son achèvement final dans un conflit apocalyptique, ramenant toute l'humanité à un âge d'or imaginaire qui existait jadis dans un passé lointain. Marx, comme les premiers chrétiens et leurs héritiers réformés, considère la vision anticipée de l'égalité spirituelle humaine jusqu'à sa conclusion logique.

D'où le marxisme acquiert-il son caractère en tant que version sécularisée de l'Évangile chrétien ? La méthode philosophique du matérialisme dialectique, la pierre angulaire sur laquelle l'édifice entier du socialisme «scientifique» a été construit, est dérivée de l'utilisation de la dialectique d'Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit*. Hegel, appelé le «Thomas d'Aquin protestant» à cause de sa systématisation et de son unification d'une grande variété de sujets en philosophie et en théologie chrétienne, a conçu pour la première fois la dialectique dans ses premiers écrits théologiques. Selon les sources philologique et historique, Hegel, après avoir passé des années à s'immerger dans les lettres de Saint Paul alors qu'il était séminariste protestant, s'est approprié le terme *Aufhebung* du commentaire de Luther sur les Romains. C'était la traduction par Luther du terme messianique *katargesis* dans les Épîtres pauliniennes.

Hegel a fait de ce terme l'axe fondamental de sa dialectique, car l'usage d'*Aufhebung* par Luther avait le double sens d'abolir et de conserver, à l'instar de son homologue *katargesis* en koinè grecque.

D'une plus grande importance est l'utilisation par Hegel de la théologie trinitaire protestante pour élucider la structure sous-jacente de la réalité objective. Pour Hegel, l'Absolu est la totalité intégrale de toute chose dans l'existence ; si cela est considéré comme une unité, l'Absolu est Dieu ou la conscience de soi de l'univers. Le monde des sens et de l'expérience est nécessairement triadique parce que, en tant qu'Esprit absolu, il reflète la structure trinitaire de la divinité chrétienne. Ceci fait que toute chose dans l'univers connu est ouverte à une explication rationnelle. Le «mystère» n'a pas sa place dans la version hégélienne de la théologie protestante parce que la foi a été remplacée par la connaissance.

Le système logique de Hegel est divisé en trois parties, chacune correspondant aux trois personnes de la trinité : I. Logique II. Nature III. Esprit. Celles-ci sont chacune subdivisées en trois autres catégories et ainsi de suite, reflétant la conviction de Hegel que toute systématisation des connaissances philosophiques et théologiques doit refléter fidèlement la structure triadique sous-jacente de la réalité objective pour atteindre un certain degré de cohérence rationnelle. Même la méthode dialectique de Hegel, la pierre angulaire de sa philosophie, a une structure triadique. La dialectique a trois «moments»: (1) un moment de fixité ; (2) un moment dialectique ou négativement rationnel et ; (3) un moment spéculatif ou positivement rationnel.

Dans la triade dialectique de Hegel, un concept figé (premier moment) devient instable en raison d'un caractère unilatéral ou restrictif (deuxième moment). Dans le processus de «dépassement» (ou *Aufhebung*), le concept du premier moment est surmonté et préservé, mais une instabilité inhérente dans le concept conduit à la création de son contraire. Au troisième moment, une unité rationnelle supérieure émerge de la négation originelle. La vision téléologique de Hegel du processus historique se déroule selon ce processus dialectique en trois étapes de contradiction, dépassement et unité des contraires.

Ce système n'est nullement strictement déterministe ; dans la conception hégélienne de l'Histoire, le Dieu trinitaire est révélé comme transcendant dans la relation dynamique entre la nécessité historique et la contingence, qui subsiste comme unité globale sur un plan rationnel supérieur de l'existence. Sans cet élément crucial de contingence, le *telos* de l'Histoire resterait hors de portée de l'humanité, contrecarrant le plan divin d'un Dieu trinitaire qui se révèle à travers la logique de la dialectique historique. Le *telos* hégélien est l'auto-réalisation universelle de la liberté par le développement historique de la conscience du divin par l'homme, atteignant ainsi son ultime étape de réalisation dans l'élimination de tous les «mystères» chrétiens par la complète connaissance de soi rationnelle de Dieu. Compte tenu du rôle de la liberté dans cette vision dialectique de l'Histoire, la signification cruciale de la Réforme protestante pour Hegel est facilement comprise. L'énonciation emblématique de la doctrine de la prêtrise universelle par Luther, combinée à sa répudiation de l'autorité ecclésiastique médiévale, signifiait que la liberté était sur le point d'atteindre une

pleine réalisation dans le processus historique en tant que phénomène universel, nous faisant avancer plus loin vers le *telos* de l'Histoire dans les temps modernes.

Comme la vision linéaire de l'histoire de saint Augustin dans la *Cité de Dieu*, la vision de Hegel est également fondamentalement chrétienne, imprégnée des éléments eschatologiques et sotériologiques d'orthodoxie protestante. Le miracle central du christianisme, l'Incarnation ou le Logos incarné, se reflète également dans le déroulement de la dialectique historique. Le dépassement dialectique de la particularité et de l'universalité, du fini et de l'infini à la fin de l'Histoire, quand l'homme parvient à la connaissance rationnelle de soi de l'absolu, est modelé sur l'Incarnation, ou le dépassement dialectique de l'opposition entre Dieu et homme. L'auto-manifestation de Dieu dans le processus historique rend l'homme co-agent dans le plan divin de la rédemption post-historique. Ceci se produit malgré l'aliénation de l'homme et l'éloignement de Dieu. La «conscience malheureuse» aspirant à Dieu, prend finalement conscience de son caractère de co-agent individuel dans le plan divin du salut universel et parvient à se libérer du désespoir. Cette réalisation, qui est vraiment collective, marque la fin de l'Histoire en assurant le salut de l'homme grâce à l'établissement du royaume de Dieu sur terre.

Pour Marx, la dialectique hégélienne souffrait d'une contradiction interne. La logique de la dialectique présentait l'histoire humaine comme un processus évolutif, celui d'un mouvement et d'un changement constants, sans forme finie, absolue. Pourtant, paradoxalement, les lois de la dialectique qui structuraient le développement historique au sein du système idéaliste de Hegel étaient absolues dans un système lui-même fini et absolu. Comment cette contradiction devait-elle être résolue ? «Avec [Hegel]», écrivait Marx dans *Das Kapital*, «[la dialectique] se tient sur la tête. Elle doit être inversée, afin de découvrir le noyau rationnel dans l'enveloppe mystique.» L'inversion de l'idéalisme spéculatif de Hegel résout cette contradiction interne en reformulant la logique de l'évolution en tant que processus ouvert. La dialectique matérialiste remplace le cadre conceptuel téléologique idéaliste du système de Hegel avec une forme évolutive de développement social et biologique humain. Rien n'est absolu dans le système de Marx, sauf la nécessité d'une progression dialectique continue à travers la contradiction et l'unité des contraires. Si tout être substantiel est relatif et transitoire, il en résulte que les lois de la dialectique ne peuvent lui être appliquées que de manière relative. Si l'évolution est un processus continu et ouvert, aucune résolution idéaliste de ses contradictions matérielles objectives n'est possible sans les fétichiser dans le cadre d'un système hermétiquement scellé, fermé. Ainsi, l'inversion de la dialectique par Marx l'a sauvée du cadre idéaliste chrétien de Hegel, lui donnant un fondement anthropologique totalement naturel au sein d'un cadre matérialiste évolutionnaire. Avec une dialectique matérialisée, Marx a été capable de formuler une méthodologie philosophique qui pouvait analyser les relations économiques capitalistes d'un point de vue scientifique.

La conceptualisation eschatologique de l'Histoire à la fois linéaire et téléologique est une «contribution» judéo-chrétienne unique à la culture occidentale. Celle-ci a remplacé l'ancienne perspective grecque de l'Histoire en tant que processus cyclique. Hegel a traduit le cadre eschatologique de la théologie protestante luthérienne dans

un système philosophique bien organisé. Les lois de la dialectique étaient simplement des contradictions dans le récit chrétien de la rédemption. La théorie marxiste du matérialisme historique a assimilé ce cadre eschatologique chrétien, dans une forme «démystifiée» et rationnelle, précisément parce que sa méthodologie philosophique incorporait la dialectique de Hegel en tant que force motrice du développement historique. Ainsi, nous avons le communisme primitif qui tient lieu de jardin d'Éden, les oppresseurs capitalistes qui tiennent le rôle du diable, l'auto-aliénation de l'homme en lieu et place des effets du péché originel, une société sans classes pour le royaume de Dieu, etc. Dans la théologie protestante laïcisée de Marx, l'évolution historique procède par la voie de la lutte des classes, conduisant à l'émancipation prolétarienne et au paradis communiste. Dans Hegel, l'homme acquiert une connaissance de soi rationnelle de Dieu, alors que pour Marx, l'homme acquiert une auto-connaissance de soi rationnelle à la fin de l'Histoire, qui est en réalité le début de la «vraie» Histoire de l'homme selon le plan de salut marxiste.

La philosophie de Marx, quand elle est dépouillée de tout élément socio-économique, est l'aspect trinitaire et christologique du rationalisme protestant spéculatif de Hegel sous une forme matérialiste. Le cadre eschatologique et sotériologique du christianisme orthodoxe demeure intact, bien que sécularisé et inversé. Comme tout bon protestant, Marx a reconnu l'influence de la Réforme sur ses propres idées, retraçant sa filiation révolutionnaire à travers Hegel jusqu'au moine renégat Luther. La diffusion mondiale du marxisme a révélé Karl Marx comme l'un des théologiens chrétiens les plus influents après Saint Paul. Ce néo-christianisme est potentiellement encore plus destructeur que le christianisme patristique qui a infecté et presque exterminé la civilisation occidentale de l'antiquité. Le marxisme économique a tué environ 100 millions de personnes au XXe siècle ; si les tendances se maintiennent, le marxisme culturel mènera à l'extinction civilisationnelle et culturelle de l'Occident.

***La force la plus destructive de l'histoire européenne ?
La religion la plus dangereuse au monde ?***

Parmi les grandes religions, seul le christianisme contient dans sa coquille une capacité illimitée d'autodestruction. Le nihilisme est au cœur de l'évangile chrétien ; sous forme pure, la religion exige le renoncement total à tout attachement matériel pour la plus grande gloire du royaume de Dieu. Le christianisme est la négation de la vie car il définit des objectifs qui, une fois atteints, conduisent à l'annihilation de l'individu. En ce qui concerne la survie occidentale, cela ne peut que signifier une chose : l'effondrement civilisationnel et le suicide ethnique. C'est exactement ce qui s'est passé pendant les Siècles Obscurs, lorsque les chrétiens étaient à l'apogée de leur puissance et de leur influence en Europe. Des intellectuels courageux, qui avaient redécouvert les gloires des anciennes civilisations, ont inversé la tendance, en utilisant ces réalisations du passé comme base pour de nouvelles réalisations et découvertes.

Le christianisme est une religion dangereuse. Il maximise la survie et la reproduction

des génétiquement déficients aux dépens des membres les plus productifs de la société. Il favorise l'invasion de masse de l'Occident par des étrangers de qualité génétique inférieure, en particulier provenant du Tiers-Monde. En réduisant le QI collectif, le christianisme a accéléré le déclin de la civilisation occidentale. Le néo-christianisme, sous la forme du libéralisme et du marxisme culturel, a hérité de la religion orthodoxe chrétienne une haute estime pour le *Lebensunwertes Leben*. Chrétiens et néo-chrétiens ont même fourni les moyens économiques et politiques nécessaires, c'est-à-dire l'État-providence et les droits de l'homme, afin de veiller à ce que les génétiquement déficients élèvent un grand nombre d'enfants à chaque génération qui passe. Cela a créé une «idiocratie» qui menace la pérennité de toutes les institutions occidentales. D'année en année, un fardeau fiscal énorme est imposé à l'État pour le soutien et l'entretien quotidien de cette classe croissante de personnes à charge.

La croyance chrétienne au caractère sacré ou à la valeur intrinsèque de toute vie humaine signifie que la religion doit être surtout considérée comme une force intrinsèquement anti-eugénique. Cette haine chrétienne de l'amélioration de la race s'est manifestée tout au long de l'histoire européenne. Le monachisme chrétien et la prêtrise, qui ont écarté les hommes les plus doués d'Europe du patrimoine génétique, ont contribué à prolonger les Siècles Obscurs sur des centaines d'années. L'opposition chrétienne à l'eugénisme peut aussi être motivée par la conscience du fait que la croyance religieuse effective est corrélée à l'infériorité génétique. La corrélation négative entre intelligence et religiosité est connue depuis le milieu des années 1920. Des résultats récents incluant une étude de 2009 révèlent que les athées ont un QI moyen supérieur de 6 points aux croyants religieux. Cela dépasse largement le seuil de la signification statistique. L'étude a exploré davantage la relation entre le QI national et l'incrédulité en Dieu, en trouvant une corrélation de 0,60. Cette corrélation négative, reproduite dans plusieurs études, est la principale raison pour laquelle le christianisme a connu une croissance aussi explosive dans les régions sous-développées d'Afrique et d'Amérique latine. Dans ce contexte, l'opposition chrétienne à l'eugénisme est une manœuvre défensive. Une population biologiquement plus évoluée abandonnerait le christianisme pour un système rationnel de croyance. Cela ruinerait la religion chrétienne en vidant les coffres de l'Église et en forçant son clergé à trouver une autre source d'emploi.

Le christianisme est une menace pour la paix et la sécurité mondiales. Cela en fait la religion la plus dangereuse au monde. L'Église catholique romaine, la plus grande confession chrétienne du monde avec près de 1,3 milliard de membres, s'oppose à l'avortement et à toutes les autres formes de contraception. Les protestants sont également contre l'avortement, bien que beaucoup soutiennent la contraception volontaire. Les néo-chrétiens, qui incluent les libéraux modernes et les marxistes culturels, bien que non opposés à la libre disponibilité de l'avortement et à la contraception en Occident, s'opposent à la stabilisation et à la réduction des populations dans les pays du Tiers-Monde.

Bien que la recherche moderne ait démontré l'existence d'une corrélation positive significative entre l'aide étrangère et la fécondité, les organisations chrétiennes

continuent à envoyer activement de l'aide aux pays du Tiers-Monde. Le flux continu d'argent du nord de la planète vers le sud a entraîné une croissance démographique explosive dans les régions en voie de développement dans le monde. Ce problème est particulièrement aigu en Afrique, où la situation démographique a été considérablement exacerbée par l'aide étrangère des gouvernements libéraux des pays développés et des organismes de bienfaisance chrétiens. La population augmente grâce à un flux continu de dons de bienfaisance, qui pèse lourdement sur les ressources disponibles, car la capacité locale de charge du sol est dépassée. La concurrence pour disposer des rares ressources s'intensifie, entraînant un conflit violent dans son sillage ; des famines se produisent à grande échelle avec une fréquence et une gravité croissantes. La déstabilisation de régions entières pousse de plus en plus d'Africains à tenter désespérément d'échapper à la détérioration de la situation dans leur propres pays, accélérant la destruction de la civilisation occidentale à travers la bombe à retardement démographique de la migration du Tiers-Monde. Après la destruction totale de l'Occident par des hordes de migrants déchaînés, les populations qui avaient jadis survécu grâce à la charité chrétienne et à l'aide étrangère reviendront aux conditions de minimum vital après la catastrophe malthusienne. Cela se traduit par un dépeuplement généralisé de l'Afrique au sud du désert du Sahara.

Comme le christianisme patristique qui menaça jadis le monde de l'antiquité classique, le «néo-christianisme» du bien-être social libéral et du marxisme culturel menace d'entraîner la destruction complète de la civilisation occidentale moderne. Des doctrines politiques telles que l'égalité et les droits de l'homme, forgées dans un contexte théologique chrétien, sont maintenant utilisées comme des outils pour la dépossession des Européens dans leur propre pays. Non seulement le néo-christianisme est représenté par l'idéologie libérale de gauche ; c'est aussi un élément intrinsèque de l'enseignement chrétien moderne qui a redécouvert ses racines chrétiennes primitives. Toutes les églises chrétiennes, protestantes et catholiques, soutiennent l'égalitarisme racial ; elles promeuvent activement l'ethnocide de l'Occident par le biais d'une immigration massive et sans discernement provenant du tiers monde. Ce néo-christianisme ressuscité s'amplifie d'année en année. Seul le temps nous dira si la reconstitution néo-chrétienne du royaume de Dieu sur terre sera un succès, mais le pronostic actuel pour la civilisation occidentale demeure sombre.

La religion officielle multiculturaliste a été mise en place pendant la révolution culturelle des années 1960. Bien sûr, son renversement n'est pas possible dans le climat actuel du politiquement correct approuvé par l'État. Si les régimes de gauche libérale en Occident conservent leur emprise sur le pouvoir, les conditions dystopiques de leur ingénierie sociale continueront sans interruption dans un futur proche. La nature totalitaire de l'idéologie multiculturaliste est encore renforcée par le lavage de cerveau systématique des populations occidentales et le contrôle de l'élite juive sur la politique, les médias, toutes les grandes institutions financières et le milieu universitaire.

La civilisation européenne risque d'être éclipsée définitivement par le spectre de l'influence néo-chrétienne, qui plane sur le continent comme une épée de Damoclès.

Nous allons toujours avoir la Bible et l'Église, mais le progrès scientifique et technologique occidental ne sera pas avec nous pour toujours. Il est évident que le christianisme n'offre rien d'autre que la misère et des souffrances sans fin pour l'homme occidental. À moins que les derniers vestiges du christianisme en Europe ne soient anéantis sans laisser de trace, la civilisation européenne se retrouvera plongée dans des Siècles Obscurs plus durables et calamiteux que ceux qui ont englouti l'Europe après la christianisation de l'Occident de langue latine au IV^e siècle.

Pour la première fois de l'histoire, l'homme occidental doit choisir entre le christianisme ou la survie de sa propre civilisation. Nous pouvons seulement espérer qu'il choisisse judicieusement alors que l'«heure de vérité» approche rapidement.

L'apologétique chrétienne du professeur Kevin MacDonald

Les récits sociobiologiques de l'altruisme occidental pathologique sont basés sur des déductions non étayées par les preuves empiriques disponibles. Par exemple, si l'individualisme des sociétés européennes est le résultat de l'adaptation évolutionnaire dans des conditions écologiques défavorables, une tendance similaire se retrouverait parmi les autres groupes ethno-raciaux ayant évolué dans le même environnement. Cependant, les Européens de l'Est et les Asiatiques du Nord-Est ont évolué dans la même région eurasienne et circumpolaire mais restent fortement ethnocentriques et collectivistes.

Ceux qui plaident en faveur d'une base génétique européenne pour l'altruisme pathologique font face à un autre problème grave : durant des milliers d'années, il n'y a pas un seul exemple dans l'Histoire de comportement suicidaire collectif chez les Européens jusqu'à la christianisation de Rome au IV^e siècle. Le fait qu'il est soit ainsi nécessite l'explication suivante.

Les anciennes normes éthiques divergeaient considérablement des normes modernes. La pitié était condamnée comme un vice ; la miséricorde était méprisée comme un défaut de caractère. La miséricorde était considérée comme l'antithèse de la justice parce que personne ne méritait une aide qui n'avait pas été acquise. On s'attendait généralement à ce que l'homme rationnel soit insensible aux souffrances des moins fortunés. Sa formation philosophique dans les académies lui avait montré que la miséricorde était un comportement irrationnel et impulsif dont l'antidote approprié était la maîtrise de soi et le calme stoïque face à l'adversité. Dans le monde romain, la *clementia* était réservée exclusivement au vaincu au combat ou à l'accusé reconnu coupable au procès. Les faibles et les personnes économiquement défavorisés étaient traités avec mépris.

La vie dans le monde antique était assez brutale au regard des normes occidentales modernes. Les punitions infligées aux criminels – aveuglement, brûlures avec des charbons ardents, marquage au fer rouge et mutilations – étaient extrêmement cruelles et inhabituelles. Le divertissement public était réputé pour sa brutalité. Griffer, mordre, arracher les yeux et lacérer les organes génitaux de l'adversaire

étaient considérées comme des manœuvres tactiques légitimes pour les boxeurs et les lutteurs. Dans la *naumachie*, des armées de condamnés et de prisonniers de guerre étaient forcées de se battre jusqu'à la mort dans des navires de guerre sur des lacs artificiels. Les combats de gladiateurs sont restés immensément populaires pendant des siècles, jusqu'à ce que le moine Télémaque ait tenté de séparer deux gladiateurs lors d'une rencontre au Colisée romain. Il fut rapidement lapidé à mort par la foule pour son action. L'esclavage était considéré comme un faux problème dans l'ancien monde. Aristote a rationalisé l'institution en divisant les hommes en deux classes : ceux par nature libres, et donc capable d'assumer les responsabilités de la citoyenneté, et ceux qui étaient par nature des esclaves. Un esclave était défini comme un bien meuble dépourvu de la capacité de raison. Cela signifiait qu'il pouvait être exploité sexuellement, fouetté, torturé et tué par son maître sans crainte pour ce dernier de représailles juridiques.

Le racisme ou, plus précisément, le «proto-racisme» était plus répandu et plus accepté dans le monde antique que dans nos «démocraties» occidentales modernes politiquement correctes. Comme révélé par un examen approfondi des sources littéraires classiques, les Grecs étaient typiquement ethnocentriques et xénophobes. Ils se prêtaient à de fréquentes généralisations, souvent négatives, au sujet des ethnies rivales. Les Grecs ont négligemment et ouvertement discriminé les étrangers sur la base de préjugés proto-raciaux enracinés. Les mariages mixtes ethno-raciaux, même entre des groupes ethniques et tribaux grecs, étaient méprisés partout. Ils ont même été considérés comme une cause fondamentale de dégénérescence physique et mentale. L'absence de termes comme «racisme», «discrimination» et «préjugés» dans le monde antique révèle que les attitudes proto-racistes n'étaient généralement pas condamnées ou considérées comme pathologiques.

La supériorité intellectuelle et biologique grecque était déterminée par leur position géographique entre Européens du Nord stupides et paresseux et Asiatiques efféminés et épris de plaisir. Les Grecs étaient les meilleurs hommes parce qu'ils avaient été exposés à un climat propice et occupé une terre fertile. Les Grecs méprisaient les étrangers, les qualifiant péjorativement de «barbares». C'était une onomatopée dérivée d'une moquerie hellénique relative à un discours étranger inintelligible. Les barbares étaient considérés comme les inférieurs naturels des peuples civilisés du bassin méditerranéen. Les préjugés ne visaient pas uniquement les étrangers. Une forte rivalité interethnique existait également entre Grecs, comme le montre l'histoire des guerres du Péloponnèse. Les patriotes grecs méprisaient leurs conquérants romains, les qualifiant même de barbares avec mépris. Après la conquête de la Macédoine, les Romains ont adoptés les préjugés de leurs sujets grecs comme les leurs.

Comment les récits sociobiologiques contemporains de l'altruisme pathologique occidental expliquent-ils ceci ?

On a prétendu que l'altruisme pathologique a toujours été un défaut de caractère européen profondément enraciné. Le communisme pythagoricien du Ve siècle avant notre ère est fréquemment cité comme preuve corroborante, mais ces pratiques

étaient réservées à l'élite intellectuelle. On pourrait en dire autant du cosmopolitisme stoïcien, qui ne présente aucune similitude avec le cosmopolitisme déraciné de l'Occident moderne. Dans la variante grecque, l'intellectuel obtient la citoyenneté du monde en vivant en accord avec la loi cosmique de la raison universelle ; dans la variante romaine, le *cosmopolis* est identifié à la patrie romaine. Certains pensent que l'empire hellénistique d'Alexandre le Grand a été établi sur une base moralement universaliste. Ces allégations trouvent leur fondement dans les amplifications rhétoriques et les embellissements littéraires de chroniqueurs qui ont écrit longtemps après les exploits d'Alexandre. L'expansion de la sphère d'influence grecque en Asie a été romancée par certains, laissant supposer un nouvel ordre mondial basé sur une fraternité imaginaire de l'homme. Ceci est contredit par les archives historiques. En réalité, Alexandre et ses généraux prônèrent une politique de ségrégation résidentielle selon des critères ethno-raciaux dans les territoires conquis, avec des colons grecs d'un côté et des autochtones de l'autre. Du point de vue grec, les Égyptiens, Israélites, Syriens et Babyloniens hellénisés étaient des étrangers raciaux qui avaient réussi à assimiler la culture grecque ; manifestement, l'hellénisation culturelle et linguistique n'était pas suffisante pour en faire un «Grec». La lignée ancestrale était une composante importante de l'identité grecque antique. Hérodote a constaté que les Grecs se voyaient eux-mêmes comme une communauté «d'un seul sang et d'une seule langue». L'élargissement du droit de vote par Caracalla dans les provinces romaines en 212 après JC n'était pas un acte d'universalisme en soi, mais est survenu après des siècles de romanisation. Cela a été fait à des fins fiscales et de recrutement militaire. Cette législation impériale, connue sous le nom de Constitution antonine, n'a pas aboli la distinction ethnique parmi les citoyens romains.

L'explication sociobiologique classique du professeur MacDonald et d'autres est contredite par la brutalité omniprésente et le collectivisme ethno-racial des sociétés anciennes. Étant donné le rôle du christianisme en tant qu'agent du déclin occidental, aucune explication ne sera pleinement adéquate avant que ceci ne soit finalement reconnu et pris en compte. Le professeur MacDonald, dans un essai pour *The Occidental Observer*, «Le christianisme et le suicide ethnique de l'Occident», ignore cet obstacle de taille à son propre détriment, arguant que du point de vue historique occidental, le christianisme a eu une influence relativement bénigne. Malgré l'éminence de MacDonald en tant qu'expert sur les mouvements intellectuels et politiques juifs du siècle dernier, sa défense du christianisme révèle une compréhension superficielle de l'Histoire, de la théorie politique contemporaine et de la théologie chrétienne.

Le professeur MacDonald a entièrement disculpé le christianisme, n'admettant pas que la religion puisse avoir jamais été «une cause fondamentale du déclin occidental». Il observe que le christianisme a été la religion de l'Occident au cours de l'ère de l'exploration et de la colonisation européennes, mais pas une seule fois il ne mentionne que le christianisme était une force du passé à la fin du Moyen Âge, après avoir subi un déclin grave et irréversible en matière de pouvoir et d'influence. Le professeur MacDonald ne mentionne pas qu'après 1400, la chrétienté n'était plus unifiée parce que la légitimité de l'autorité ecclésiastique médiévale avait été brisée ;

d'abord, par la redécouverte de la science classique et de la philosophie qui a profondément ébranlé la vision chrétienne du monde jusqu'à ses fondements et, deuxièmement, par la Réforme protestante, qui a réduit le pape au statut de simple figure de proue. Ceci a ouvert la voie au XXe siècle à la diffusion à grande échelle de l'athéisme et de l'agnosticisme. L'invention de l'imprimerie par Gutenberg, associée à la diffusion de l'alphabétisation de masse, a pratiquement garanti le fait que l'Église chrétienne ne contrôlerait plus jamais la vie intellectuelle européenne. Si l'Église de la fin du Moyen Age avait conservé la même autorité ecclésiastique et politique dont elle disposait sous le pape Innocent III, la colonisation européenne et l'exploration du globe auraient été pratiquement inconcevables. Pour ces raisons, il est plus exact historiquement de situer l'expansion territoriale européenne dans le contexte des valeurs épistémiques païennes renaissantes, c'est-à-dire la rationalité empirique, la curiosité intellectuelle et la poursuite du progrès scientifique en soi, pendant la Renaissance et la Révolution scientifique.

On prétend que le déclin de l'Occident s'est produit parallèlement au déclin du christianisme en tant que foi établie, mais c'est inexact. La Renaissance et la Révolution scientifique, ainsi que l'exploration et la colonisation qui se sont produites parallèlement, n'ont été possibles qu'en raison de l'effondrement de l'autorité ecclésiastique à la fin du Moyen Âge. Ceci a érodé la mainmise chrétienne sur la diffusion de la connaissance, remplaçant la foi aveugle par les valeurs épistémiques païennes de l'antiquité classique. Le récent déclin de l'Occident moderne à partir des années 1960 s'est coproduit avec l'influence croissante d'une éthique néo-chrétienne dans le domaine public, tout comme le déclin du monde antique a eu lieu avec le triomphe du christianisme sur les forces du paganisme.

Le professeur MacDonald observe que les chrétiens n'ont pas toujours été en pratique des universalistes moraux cohérents, mais il s'agit d'un non-sens. Les marxistes n'ont pas toujours été systématiquement antiracistes ou multiculturalistes, compte tenu de l'antisémitisme enragé de Staline, de la politique agressive de russification nationale et de la déportation de populations ethniques entières en Sibérie, mais cela ne change rien au fait que l'antiracisme et le multiculturalisme sont des caractéristiques de l'orthodoxie marxiste. Depuis quand les pratiques incohérentes de quelques individus ont-elles atténué ou excusé la nature destructrice d'une idéologie totalement en contradiction avec la réalité biologique de la nature humaine ? De même, le non-sens de MacDonald ne modifie pas l'importance centrale de l'égalité spirituelle dans le système de croyance chrétien. Historiquement, les chrétiens étaient divisés sur le point de savoir si l'égalité spirituelle entraînait certaines incidences dans le monde réel ou si elle était de portée purement eschatologique.

Cette argumentation désespérément embrouillée tourne autour d'une définition nébuleuse du christianisme «traditionnel», un terme soit évoqué, soit directement mentionné. Si le christianisme traditionnel est censé être bon pour les Européens, comment peut-il être universaliste et ethnocentrique en même temps, comme dans le cas des abolitionnistes américains et des propriétaires d'esclaves ? Ou le christianisme traditionnel existe quelle que soit la forme de christianisme que MacDonald juge acceptable ? Si c'est le cas, qu'est-ce qu'il essaie de faire ressortir

ici ? Le professeur MacDonald mentionne que les auteurs patristiques ont souvent critiqué la juiverie en raison de leur obsession de la descendance biologique. Cela a mis les Juifs en contradiction avec l'idéologie multiculturelle et multiethnique de la religion chrétienne. Mais comment les auteurs patristiques, qui ont systématiquement formulé l'orthodoxie dogmatique officielle de l'Église, peuvent ne pas être représentatifs du christianisme «traditionnel» ? Paradoxalement, MacDonald reconnaît l'ancienne origine des penchants de l'Église pour le métissage. S'il croit que les auteurs patristiques ont été corrompus très tôt par des principes égalitaires, il devrait au moins fournir des preuves de la subversion théologique.

Selon le professeur MacDonald, la gauche laïque qui a initié la révolution culturelle des années 1960, n'est pas d'inspiration chrétienne. La fausseté de cette affirmation est flagrante, révélant une profonde ignorance des philosophies du libéralisme et du marxisme, notamment en ce qui concerne leur développement historique. Ces systèmes de croyances ont pris naissance dans un contexte théologique chrétien. Les idées fondamentales du libéralisme, des droits de l'homme et de l'égalité, tirent leur origine de l'exégèse des théoriciens politiques chrétiens des XVIIe et XVIIIe siècles. Le marxisme est profondément enraciné dans le sol fertile de la tradition chrétienne, en particulier dans le rationalisme spéculatif protestant de Hegel. Il s'inspire également des principes théologiques réformés de Luther et des pratiques socio-économiques communistes de l'église chrétienne primitive.

L'hostilité entre la gauche laïque et le christianisme «traditionnel» est souligné pour démontrer plus avant les origines non-chrétiennes de l'altruisme pathologique occidental. Cependant, son observation est totalement non pertinente, puisque le christianisme traditionnel et le christianisme séculier sont essentiellement tous deux des confessions rivales au sein de la même tradition religieuse chrétienne. L'hostilité mutuelle qui existe entre les deux était à prévoir. En outre, il est imprudent de soutenir que le christianisme traditionnel ou principal a été corrompu par la gauche laïque ; compte tenu des origines du libéralisme et du marxisme dans la théologie chrétienne et l'exégèse biblique, il est plus juste de dire que le christianisme traditionnel s'est laissé corrompre par ses propres paradigmes moraux après avoir été au bout de leur logique. La base théologique chrétienne de l'égalitarisme social et biologique est simplement la redécouverte et l'application des enseignements éthiques originaux de Jésus et de l'église primitive.

Selon le professeur MacDonald, l'«esprit du temps contemporain de la gauche n'est pas fondamentalement chrétien ». Il ne se rend pas compte que les idées libérales de gauche derrière l'immigration du tiers monde et le multiculturalisme approuvé par l'État sont profondément enracinées dans la tradition chrétienne. Il existe un malentendu courant, sans doute propagé par des apologistes chrétiens, qu'il faut accepter les affirmations surnaturelles du dogme religieux chrétien pour être considéré comme chrétien. Cette thèse n'est pas étayée par le savoir actuel. Par exemple, les Unitariens rejettent l'orthodoxie chrétienne traditionnelle, mais restent bien dans le giron chrétien. Le néo-christianisme, comme l'unitarisme est une religion profondément démystifiée, définie à juste titre comme l'application des injonctions éthiques dérivées du Nouveau Testament à la gestion des relations

sociales et économiques contemporaines. Selon cette définition, les libéraux et les marxistes ne sont pas moins chrétiens que votre emblématique et retentissant «saint rouleau» biblique.

Si le christianisme est ultimement responsable de la destruction de la civilisation occidentale, demande MacDonald, pourquoi les chrétiens du Moyen-Orient ne détruisent-ils pas leur propre société en faisant valoir de façon agressive le même programme universaliste et ethno-masochiste ? Dans ce cas, la comparaison est historiquement incorrecte. La conquête islamique médiévale de l'Afrique du Nord byzantine et du Proche-Orient a pratiquement fait en sorte que le christianisme du Moyen-Orient suive une trajectoire socio-historique très différente de celle du christianisme latin. Jusqu'à tout récemment, les chrétiens du Moyen-Orient ont habité dans un monde médiéval peu différent de celui où les Européens ont vécu pendant des siècles avant l'aube de la Renaissance. Les chrétiens du Moyen-Orient n'ont jamais connu de Réforme leur permettant de se dégager de la tyrannie de l'autorité ecclésiastique et de lutter contre les implications réelles de l'égalité spirituelle. En outre, aucune des conditions pour une Réforme n'a jamais existé dans ce qui restait de chrétienté moyen-orientale. Il n'y avait pas de mouvement humaniste, ce qui signifiait pas d'augmentation considérable de l'alphabétisation ni de disponibilité de matériel imprimé. Il n'y avait pas de redécouverte des auteurs patristiques ou des anciens manuscrits bibliques en langues originales. L'accès aux documents sources originaux pour les dissidents religieux leur aurait facilité la tâche pour contester l'autorité ecclésiastique et pour réfuter le dogme chrétien médiéval établi de longue date. En fait, les chrétiens du Moyen-Orient étaient des *dhimmis*, une minorité religieuse persécutée qui payait la *jizya* dans un monde musulman plus vaste et hostile même à leur survie. Vu la précarité de leur situation juridique dans l'empire Ottoman, ils n'ont pas eu le temps d'examiner les détails de l'exégèse biblique ou de l'analyse théologique.

Le professeur MacDonald déclare, à tort, qu'il n'existe pas dans le judaïsme de «tradition d'éthique universaliste ou d'empathie à l'égard de la souffrance des non-Juifs». Il est évident qu'il ne connaît pas les enseignements de l'Ancien Testament : «L'étranger qui habite parmi vous, traitez-le comme s'il était l'un des vôtres. Tu l'aimeras comme toi-même : car vous avez été vous-mêmes étrangers en Égypte. Je suis l'Éternel, votre Dieu» (Lévitique 19:34). Le christianisme est simplement l'universalisation radicale de la préoccupation éthique hébraïque pour la détresse des étrangers infortunés vivant parmi eux ; en tant que tel, il est fermement enchâssé dans le sol du judaïsme palestinien du Ier siècle. Bien que le christianisme ait assimilé des idées philosophiques grecques en raison de sa large diffusion en Europe, il n'est manifestement pas une invention européenne.

A ce stade, le professeur MacDonald pose la question suivante : « si «l'universalisme/idéalisme moral» qui est en train de détruire la Suède est dû au christianisme, comment expliquer «que les gens peuvent perdre chaque aspect de l'idéologie chrétienne sauf l'éthique ? »

Pour répondre à cette question, examinons la genèse historique de la religion

chrétienne et l'identité de ses premiers adeptes. Le christianisme est né dans l'aspiration de la Juiverie palestinienne pour la justice sociale tout en endurant patiemment la tyrannie de dirigeants étrangers. Dans ces conditions difficiles, les croyances juives en un messie acquièrent un sentiment d'urgence sans précédent, prenant finalement des accents militants et apocalyptiques. Ce sentiment d'urgence est allé crescendo au Ier siècle en Palestine ; des messies autoproclamés ont rassemblé des bandes armées de disciples disposées et prêtes à mettre le fils de David sur le trône de César, par la force si nécessaire. Ceci est l'environnement dans lequel le mythe de Jésus est né, tissé de différents courants de la tradition juive dans une atmosphère de profonde aspiration à l'avènement à venir d'un messie. Cet avènement a symbolisé la fin de la tyrannie romaine et l'établissement du royaume de Dieu sur la terre.

Les premiers adeptes du christianisme ont été extraits des déchets de l'empire. Pourquoi ? Parce que le christianisme a été le premier mouvement de masse dans l'Histoire à donner une expression concrète à l'aspiration intérieure du peuple à se libérer de l'oppression et de la faim. Quel homme n'a pas cherché à s'évader de l'oppression de ses maîtres ou de la pauvreté de son environnement ? Avec la montée du christianisme, comme celle de la croyance messianique juive, les aspirations mal définies de la foule pour la délivrance de l'oppression ont été remplacées par la perspective d'un nouvel ordre social qui inaugurerait une ère de justice universelle et de liberté. Cette nouvelle perspective conduirait à l'établissement d'un système économique communiste mondial qui résoudrait à jamais la pauvreté et la faim sur terre. Dans le Nouveau Testament a été trouvé un plan pour une société idéale qui inspirerait des générations de réformateurs sociaux et de révolutionnaires de gauche. Pendant des siècles, il a été le seul document largement accessible qui exigeait la justice sociale pour les pauvres et les opprimés et le seul document à proposer une solution pratique au problème de l'inégalité sociale : l'instauration d'une société socialement égalitaire ou communiste sur la terre. La religion du christianisme a tiré profit de cette aspiration psychologique profonde et ancestrale des masses et, pour la première fois dans l'Histoire, lui a donné une voix cohérente. Cela a assuré la survie du christianisme éthique longtemps après le déclin de l'orthodoxie ecclésiastique à la fin du Moyen Âge, lui permettant de s'épanouir, pratiquement sans conteste, dans le milieu prétendument séculier des «démocraties» modernes occidentales du XXIe siècle.

En tant que mécanisme de contrôle, le christianisme éthique a été remarquablement flexible. Il pouvait être utilisé pour justifier tout arrangement social, aussi injuste ou brutal soit-il. Ses promesses en l'air avaient un effet remarquablement apaisant sur les serfs illettrés, qui devaient trimer sur les terres du seigneur pour leur pain quotidien. Les propriétaires féodaux encourageaient l'instruction religieuse chrétienne parce qu'elle produisait une paysannerie facile à contrôler et à manipuler. On martelait dans la tête des vassaux dès leur naissance que les serviteurs doivent obéir à leurs maîtres. L'Église leur promettait la vie éternelle au paradis s'ils observaient fidèlement cette obligation jusqu'à la mort. La grande rareté de la révolte paysanne contre le servage révèle le pragmatisme avisé de ceux qui ont utilisé la religion comme un moyen de

sauvegarder l'ordre public. La punition pour le péché originel et le dualisme paulinien entre corps et esprit, entre autres, a fourni aux dirigeants européens une rationalisation supplémentaire commode pour l'institution du servage. Dans de bonnes mains, les déclarations éthiques du Nouveau Testament pouvaient être utilisées comme un agent de changement révolutionnaire, capable de susciter la révolte de masse et potentiellement déchaîner des forces qui pourraient déchirer le «vaste tissu de la subordination féodale». Ceci se manifesta par la révolte paysanne de 1381, déclenchée par les sermons fanatiques d'inspiration communiste du prêtre renégat John Ball.

Le concept des droits de l'homme – injonctions éthiques chrétiennes sous forme sécularisée – illustrent d'une façon concrète pourquoi la moralité du Nouveau Testament a réussi à survivre longtemps après le déclin de l'orthodoxie dogmatique chrétienne. Les droits dominent le domaine du discours politique parce qu'ils sont considérés par les idéologues égalitaires comme le mécanisme disponible le plus efficace pour assurer (a) l'égalité de traitement de toutes les personnes et ; b) l'égalité d'accès aux biens de base jugés nécessaires pour l'épanouissement humain maximal. Cet aspect pratique et cette efficacité doivent être attribués à la capacité des droits de satisfaire l'aspiration secrète des gens ordinaires, qui est de diminuer, autant que possible, les effets néfastes de l'oppression et du besoin. Il y parvient en détruisant les distinctions sociales et politiques traditionnelles, jadis maintenues entre l'aristocratie et la paysannerie, en plaçant tous les individus sur un pied d'égalité. Le concept des droits a permis aux masses de réaliser étroitement leurs aspirations utopiques ancestrales dans un contexte libéral égalitaire ou socialiste. La grande flexibilité du concept signifie qu'il peut être interprété de manière à justifier presque tous les droits. Même ceux qui ont ouvertement rejeté la notion de droits tels que le philosophe utilitariste Bentham, ont été incapables de concevoir un mécanisme plus satisfaisant garantissant l'égalité de traitement de tous.

La tradition marxiste, ayant vu le jour dans des circonstances historiques différentes, n'a jamais totalement dissocié l'enseignement éthique chrétien de l'orthodoxie traditionnelle ; la méthode philosophique marxiste a plutôt nécessité un cadre « inversé » judéo-chrétien eschatologique et sotériologique, en grande partie parce que le matérialisme dialectique est avant tout une inversion du rationalisme protestant spéculatif de Hegel.

Dans le christianisme hégélien, la connaissance est substituée à la foi. Ceci a éliminé les «mystères» de l'orthodoxie chrétienne en faisant de la connaissance de soi rationnelle de Dieu une possibilité pour tous les croyants. La Trinité en tant qu'esprit absolu, et donc en raison incarnée, signifie que Jésus de Nazareth était un professeur de morale rationnelle, bien que son système éthique ait été corrompu par des exposants patristiques et médiévaux. Si «le rationnel est réel et le réel est rationnel», comme l'a dit Hegel, l'Histoire n'est pas seulement l'incarnation progressive de Dieu, mais Dieu est le processus historique lui-même. La structure triadique du monde naturel, y compris la conscience de soi humaine, prouve que la structure de la réalité objective est déterminée par la divinité trinitaire du christianisme.

L'interprétation du christianisme donnée par Hegel a donné à Marx la matière première dont il avait besoin pour extraire le «noyau rationnel» de l'observation scientifique à partir de «l'intérieur de la coquille mystique» du rationalisme spéculatif de Hegel. Cette analyse dialectique libérée de la mystification idéaliste de Hegel a permis à Marx de faire ce que Hegel aurait dû faire, avant de succomber à la réflexion théologique chrétienne : construire une science normative, une *Realwissenschaft*, en analysant les développements socio-économiques au sein du capitalisme qui déchaîneraient les forces de la révolution prolétarienne mondiale.

La laïcisation du christianisme a préservé la composante éthique de la religion, tout en se débarrassant de tous les éléments surnaturels. Cela nous a donné le libéralisme moderne. En revanche, Marx a renversé le système théologique protestant de Hegel, un procédé d'extraction ayant eu pour résultat la démystification du christianisme hégélien. Dans la philosophie marxiste, l'inversion de la dialectique retire l'outil d'analyse – le «noyau rationnel» – de sa «coquille» idéaliste chrétienne. Ceci est ensuite appliqué à l'analyse de phénomènes du monde réel dans un cadre profondément matérialiste, comme les contradictions internes de l'accumulation de capital dans la théorie marxiste de la crise.

Le professeur MacDonald plaide pour un fondement génétique de l'universalisme moral dans les populations européennes, un argument difficile à produire compte tenu des preuves historiques indiquant une totale absence d'altruisme pathologique dans le monde antique avant la christianisation de l'empire romain. Il mentionne le lavage de cerveau systématique des Européens et le rôle majeur de l'influence juive en matière politique, académique et financière dans l'ethnocide occidental, mais oublie encore une fois de mentionner que toutes ces forces culturelles rationalisent la dépossession européenne en utilisant des idées politiques comme les droits de l'homme universels et l'égalité, les deux piliers fondamentaux du christianisme sécularisé.

La tentative du professeur MacDonald de disculper le christianisme d'être «une cause fondamentale du déclin occidental» est facilement réfutée. En dernière analyse, le christianisme, du moins sous sa forme organisée, est l'unique et pire ennemi de la civilisation occidentale à avoir jamais existé.

Une Europe sans christianisme ?

Le monde de l'antiquité classique brillait comme une lampe dans le noir, remplie d'une vigueur juvénile veillant à ce que ses institutions et ses idées perdurent bien après que la Grèce et Rome eurent cessé d'exister en tant qu'entités politiques viables. La science et la raison ont ensuite été étouffées par les ténèbres et l'imbécillité qui ont accompagné le christianisme. Les bibliothèques ont été détruites ; des trésors d'art ont été brisés ; la construction en matériaux non périssables a presque disparu de la mémoire ; l'hygiène personnelle a disparu ; l'ignorance était considérée comme une vertu ; le chaos s'ensuivit. Ce fut le triomphe du christianisme, une syphilis de l'esprit qui a presque anéanti la civilisation

occidentale. Bien que le pouvoir et l'influence des chrétiens ont été brisés il y a longtemps par la redécouverte de la science et de la raison, un christianisme renaissant domine maintenant l'Occident sous la forme d'un égalitarisme libéral et du marxisme culturel. Ces philosophies servent de base idéologique à l'immigration de masse sans fin du tiers monde et à d'autres politiques multiculturalistes. Ce néo-christianisme a été imposé en Occident par les gouvernements totalitaires libéraux de gauche.

Comprendre le christianisme à travers le prisme de la stratégie évolutionnaire de groupe peut faire la lumière sur la menace importante que représente la religion pour les Européens. En tant que concept novateur formulé par le Professeur Kevin MacDonald, il a été utilisé avec un effet dévastateur dans son analyse des mouvements intellectuels et politiques juifs du XXe siècle. Dans un monde caractérisé par une préférence ethno- raciale au sein d'un groupe, l'absence de stratégie évolutionnaire de groupe permettant aux populations à l'échelle des espèces et des sous-espèces de survivre et de se reproduire est extrêmement mal adaptée.

Une stratégie évolutionnaire de groupe est définie comme une «expérience dans le vivant». Elle fait référence à la mise en place de processus ou de structures idéologiques à médiation culturelle permettant aux humains d'exercer un contrôle sur la sélection naturelle au niveau du groupe. Les caractéristiques fondamentales de la stratégie juive évolutionnaire de groupe sont : 1) le rejet de l'assimilation à la fois génétique et culturelle au sein des populations avoisinantes. Les Juifs en Europe et au Moyen-Orient se sont séparés eux-mêmes des Gentils en se construisant une identité distincte pour eux-mêmes. Cela fut accompli par la mise en vigueur d'une endogamie stricte et d'une ségrégation résidentielle. Les liens génétiques de parenté entre les groupes juifs, tels que les Séfarades et les Ashkénazes, sont plus nombreux qu'entre les Juifs et les populations européennes en raison de cette résistance ancestrale à l'assimilation ; 2) une compétition économique et reproductive fructueuse qui a évincé les Européens de certains secteurs de leurs propres sociétés (comme la finance) ; 3) un fort ethnocentrisme ; 4) un altruisme intra-groupe favorisant les Juifs au frais des membres hors-groupe et ; 5) l'institutionnalisation de pratiques eugéniques qui ont sélectionné un haut degré d'intelligence et de rigueur au sein des populations juives.

En revanche, le christianisme compromet la survie du groupe en supprimant les tendances ethnocentriques naturelles et en maximisant la propagation des traits dysgéniques. Le christianisme ne fournit aucune barrière efficace à l'assimilation culturelle et génétique des Européens par les populations de non-Blancs avoisinantes ; par exemple, lors de la colonisation espagnole et portugaise des Amériques aux XVIe et XVIIe siècles, l'Église catholique romaine a fait la promotion de façon agressive du métissage parmi les conquistadors. Les responsables ecclésiastiques ont encouragé les colons européens à se marier et se reproduire avec leurs concubines indigènes indiennes et africaines. Il en a résulté un génocide démographique à grande échelle, qui a remplacé l'homogénéité génétique européenne par le *mestizaje*. Que le christianisme soit une idéologie non-ethnocentrique basée sur une morale universelle est un autre grave problème de la religion. Les Européens

défendront toujours les intérêts des groupes hostiles aux dépens d'autres Européens au nom de l'amour chrétien et de la fraternité. Le christianisme s'oppose également à la forte agressivité à l'égard des membres hors-groupe ; les croyants sont plutôt censés pratiquer la non-violence et la compassion face au remplacement démographique. Une forte agressivité est une caractéristique déterminante de la stratégie juive évolutionnaire de groupe. Elle a permis aux Juifs de supplanter les Européens dans leurs propres sociétés. Enfin, le christianisme est anti-eugénique de façon militante, c'est pourquoi il permet aux faibles de survivre et de se reproduire. Cela a fait diminuer le QI moyen ainsi que la prévalence d'autres traits bénéfiques dans les sociétés européennes. En revanche, la stratégie juive évolutionnaire de groupe institutionnalise des pratiques eugéniques qui favorisent indéniablement ces traits, en particulier une grande intelligence. Ces pratiques eugéniques ont permis aux Juifs d'exercer une influence significative sur les sociétés occidentales, influence considérablement démesurée par rapport à leur nombre effectif. Contrairement au judaïsme pour les Juifs, le christianisme ne fonctionne pas comme une stratégie de groupe évolutionnaire pour les Européens, mais comme une recette pour le suicide racial et culturel à grande échelle.

Toutes les mesures proactives très énergiques contre le christianisme sont parfaitement justifiables sur le plan éthique face au déclin occidental et à l'extinction raciale européenne. Dans cet essai, une approche plus scientifique est recommandée. L'intellectuel européen, avant qu'il ne conçoive un plan d'action, doit d'abord reconnaître qu'aucun autre processus biologique n'est aussi important pour les humains que l'évolution par sélection naturelle. S'il doit avoir un système de croyance, ce doit être la religion civile de l'eugénisme. L'intégration de l'eugénisme dans le tissu de la vie civique permettrait de rendre inutile la contrainte, faisant de l'hygiène raciale une question de consentement volontaire. Il ferait aussi bien d'adopter la vision du monde tri-fonctionnelle des anciens Indo-européens. Depuis des milliers d'années, l'idéologie tri-fonctionnelle a constitué un moyen de dissuasion efficace contre la maladie de l'universalisme moral. En envisageant le système tripartite des castes comme pilier fondamental d'un nouvel ordre, la loi d'airain de l'inégalité s'élève au rang de loi suprême, la plus propice à la réalisation de l'harmonie sociale. Dans cette vision, la plus haute caste, équivalente à celle des brahmanes de l'Inde sous occupation aryenne ou les gardiens de la République de Platon, seraient absorbés dans des activités scientifiques et technologiques pour leur propre intérêt. Ils seraient chargés du progrès matériel de la civilisation. Leur système moral, fondé sur les principes de la biologie évolutionnaire et de l'eugénisme, serait dérivé de l'axiome suivant :

Ce qui est moralement juste est eugénique, c'est-à-dire améliore biologiquement la race ;

ce qui est moralement faux est dysgénique, c'est-à-dire dégrade la race biologiquement.

La deuxième classe d'individus sera éduquée pour la guerre et la troisième consistera en producteurs industriels et agricoles. Ces deux classes correspondent aux *kshatriyas* et *vaishyas* aryens ou aux castes d'«argent» et de «bronze» de la République de Platon. Comme ces individus ne possèdent pas la capacité cognitive à participer à la religion civile très abstraite des brahmanes, ils adoreront leurs lointains ancêtres en tant que dieux raciaux d'une nouvelle religion fondée sur des principes eugéniques.

Le christianisme est une superstition irrationnelle, ce qui signifie que son influence ne sera pas atténuée par une argumentation logique. La simplicité enfantine du dogme chrétien est «une caractéristique, pas un bug.» Sans une capacité à faire appel au plus petit dénominateur commun, le christianisme ne se serait pas répandu aussi rapidement qu'il l'a fait au IV^e siècle. Une humanité européenne éclairée, éduquée dans les principes de l'évolution darwinienne et de l'eugénisme, ne peut coexister côte à côte avec cette ancienne peste sémitique. La corrélation négative qui existe entre la religiosité chrétienne et l'intelligence ne fait que renforcer cette conclusion. Le christianisme est un problème apparemment insoluble pour des raisons essentiellement eugéniques et biologiques. Bien qu'une approche eugénique soit clairement nécessaire, d'autres exigences s'imposent. Si le christianisme doit être aboli, tous les programmes d'endoctrinement multiculturel approuvés par l'État doivent être complètement éliminés avec lui. Grâce à un programme rigoureux de reproduction eugénique et de contrôle des médias, les Européens seront sevrés du système éthique néo-chrétien dont ils sont imprégnés depuis leur enfance. A la place, ils en viendront à voir l'eugénisme comme une forme nécessaire de transcendance spirituelle. À travers un processus de développement évolutif qui est influencé à la fois culturellement et technologiquement, les castes les plus inférieures adopteront la religion civile brahmane et se considéreront comme des dieux ; les brahmanes les plus évolués passeront à une contemplation plus intensive d'abstractions mathématiques et scientifiques de plus en plus complexes. Ce développement progressif de la conscience raciale européenne garantira l'adoption d'une stratégie de groupe évolutionnaire réussie parmi les Européens.

L'élimination graduelle des individus dont le QI est inférieur à 100 sera réalisée comme un acte de dévotion religieuse parmi les castes inférieures. Les *kshatriyas* aryens, les «chevaliers de la foi» de la nouvelle religion de race aryenne, imposeront un régime eugénique sur le monde entier, repeuplant le Tiers-Monde avec des super-organismes très évolués qui transformeront ces anciens taudis en paradis terrestres. Gaspiller de précieuses ressources matérielles au profit de membres moins évolués de l'espèce humaine sera une chose du passé. L'humanité, dont les progrès scientifiques et technologiques ont stagné depuis la fin du XX^e siècle, reprendra encore une fois son ascension vers les étoiles.

La reproduction eugénique forcera les Européens à comprendre la vérité de l'idée maîtresse de Nietzsche : Le christianisme, une transvaluation de toutes les valeurs animées par le *ressentiment*, est une morale d'esclave. C'est la révolte du sous-homme contre les vertus aristocratiques indo-européennes de courage, de magnanimité, de fierté et de noblesse. En rejetant le poison syphilitique du

christianisme, les Européens deviendront une race de créateurs de valeur, reprenant les rênes de leur propre destinée tout en affirmant la beauté de la vie dans toute sa plénitude.
